

LE MAÎTRE DES AIRS

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Le Pique-Nique du Diable. Un tour du monde des fruits défendus,
2008

*La Mer engloutie. Le poisson de nos assiettes aura-t-il la peau de la
planète ?,* 2010

*Shanghai la Magnifique. Grandeur et décadence dans la Chine des
années 30,* 2019

Taras Grescoe

LE MAÎTRE DES AIRS

Amour, héroïsme et antifascisme :
disputer Rome à Benito Mussolini

*Traduit de l'anglais
par Odile Demange*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Possess the Air*

© Taras Grescoe, 2019

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2023,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-840-9

*Pour Victor,
qui, dès le départ,
a su que la vie est géniale.*

« Minos est le maître de la terre,
mais il n'est point le maître des airs. »

OVIDE, *Dédale et Icare*

Sommaire

<i>Prologue</i> : La vue du Janicule	13
--	----

Première partie

1. Les diables noirs.....	19
2. Le train 112 au départ de Naples.....	23
3. Une villa à Rome.....	29
4. Un coin perdu de toute beauté.....	39
5. Mortelle Italie	47
6. Les Barbares lécheurs de briques.....	61
7. Le prochain Shelley	73

Deuxième partie

8. La Marche sur Rome	91
9. Arpenter la campagne romaine.....	103
10. Sculpter le Duce.....	117
11. Stewart se fait courtiser.....	133
12. Un piège magistral.....	145
13. <i>I picconi di Roma</i>	161
14. Une apparition à Rome.....	179

Troisième partie

15. Les lettres circulaires de la conjuration.....	201
16. Quarante millions de moutons.....	215
17. Le concierge volant.....	233
18. Merrill & Morris.....	251

Quatrième partie

19. Bombarder le boss	265
20. « <i>Dov'è De Bosis ?</i> ».....	277
21. Le nouvel Auguste	291
22. La rage du despote	307

Cinquième partie

23. Impossible ici !.....	319
24. Retour à l'Académie	333

<i>Épilogue : L'obélisque</i>	363
-------------------------------------	-----

<i>Bibliographie</i>	373
----------------------------	-----

<i>Index des noms de personnes</i>	383
--	-----

Prologue

La vue du Janicule

Las d’esquiver les mangeurs de *gelati* et les *motorini* véloces, un heureux flâneur de Rome pourrait être tenté de s’éloigner des rues grouillantes du Trastevere pour s’engager sur les pavés de la via Garibaldi, ombragée de sycomores, à l’ascension du Janicule. À main droite, une rue latérale s’achève en impasse, sur des volées de marches de pierre usées, dont un côté est bordé de fortifications construites par un empereur du III^e siècle pour repousser des tribus barbares germaniques.

L’escalier monte le long de briques effritées envahies de fleurs sauvages et d’alpiste des Canaries jusqu’à une place dominée par un remarquable monument en travertin lumineux. La Fontana dell’Acqua Paola est une création du haut baroque construite autour de cinq niches – séparées par des colonnes de granit rouge et couronnées de griffons perchés, de lignes d’inscriptions latines et d’une croix en fer forgé – d’où l’eau se déverse dans un bassin céruléen, aussi peu profond qu’attirant. Projet fétiche d’un pape du XVII^e siècle, la fontaine est alimentée par l’aqueduc antique qui remplissait jadis la naumachie du Trastevere, le lac artificiel où l’empereur Auguste mettait en scène de fausses batailles navales utilisant des galères où ramaient des esclaves bien

réels¹. Les chauffeurs de taxi d'aujourd'hui la connaissent simplement sous le nom de *fontanone*, la grande fontaine.

La Fontana dell'Acqua Paola, cependant, n'est que la toile de fond d'un spectacle bien plus impressionnant. Traversant les pavés de la place semi-circulaire, le bienheureux promeneur s'approche d'une balustrade de pierre incurvée, qui se projette tel un proscenium au-dessus du plus superbe des théâtres. Au-delà des hautes cimes de pins parasols aux troncs élancés, la première métropole du monde se déploie jusqu'aux limites du champ de vision.

Ecco : Roma.

Au premier plan, des quadrilatères de stuc patiné déclinant toutes les nuances d'ocre et de rose forment un éparpillement cubiste, se bousculant le long de la courbe du Tibre qui, évoquant une crosse d'évêque, déchire le Trastevere, le plus ancien et le plus authentique des *roni* ou quartiers centraux de Rome. Sur l'autre rive du fleuve, le toit hémisphérique du Panthéon, vieux de deux mille ans, qui fut le plus grand dôme du monde jusqu'à une date avancée du XX^e siècle, émerge au milieu de coupoles rococo, bernacle de béton solidement incrustée dans la ville médiévale et Renaissance. Et, aussi blanc qu'un fanon de baleine délavé par le soleil, le marbre de Brescia du Vittoriano, ce prétentieux monument à la gloire du plus pragmatique des rois d'Italie, se découpe sur la tache de bleu impressionniste de l'horizon que dessinent, à l'est, les monts Sabins et Albains menaçants.

Le satiriste latin Martial, qui possédait une villa voisine de la crête de cette colline, le Janicule, décrivait ainsi le panorama : « De là, tu vois les sept collines souveraines, et tu embrasses l'opulente Rome tout entière². »

Les seuls éléments susceptibles de nous rappeler que nous sommes dans la deuxième décennie du XXI^e siècle sont les antennes-relais qui hérissent certaines éminences stratégiques, ainsi que l'occasionnelle traînée blanche d'un avion brouillant un ciel remarquablement vierge de tours de verre et d'acier.

Cette vue qui a réconforté de nombreuses générations de visiteurs incite à penser que les humains et leurs problèmes

1. Katherine A. Geffken (dir.), *The Janus View from the American Academy in Rome*, p. xvii.

2. Cité in *Revue des Deux Mondes*, 1857, tome 7, p. 757.

passent, mais que Rome – l'*Urbs Aeterna*, le *Caput Mundi*, la *Città Eterna* – toujours demeurera. La permanence de la ville à travers les siècles semble opposer un reproche salutaire à une malsaine obsession du présent.

Rome n'a pourtant jamais été à l'abri de l'histoire. Depuis le balcon du Janicule, les témoins ont pu voir les flammes s'élever du temple de Jupiter lorsque Sylla mit le Forum à sac, les boulets de canon s'abattre sur la piazza Barberini après que les canonniers français eurent délogé le général Garibaldi de la villa Aurelia, et les colonnes de fumée monter à l'assaut du ciel depuis les décombres du quartier de San Lorenzo après le pilonnage des Forteresses volantes aux pires jours de la Seconde Guerre mondiale.

Par une chaude soirée d'été de l'An IX de l'ère fasciste, les familles que leur promenade vespérale avait conduites au sommet du Janicule assistèrent à un autre épisode spectaculaire de l'histoire de la ville. Le 3 octobre 1931, au coucher du soleil, un point apparut dans le ciel, à l'ouest. Dans le jour déclinant, il prit rapidement l'apparence d'un fuselage flanqué d'ailes aux extrémités pourpres. Les passants s'arrêtèrent pour suivre des yeux sa progression, car on ne voyait plus guère d'avions à Rome : les fascistes fanfaronnaient volontiers, prétendant que même une hirondelle n'aurait osé pénétrer dans le ciel de la capitale sans leur autorisation.

Le pilote, quel qu'il fût, laissait descendre son appareil silencieusement dans un vol plané contrôlé. Les têtes se tournèrent quand il passa au-dessus de la cime des arbres et franchit le Tibre, semblant aller tout droit à la collision avec le palazzo où – ainsi que l'avaient annoncé les quotidiens¹ – le Duce et les principaux membres du Grand Conseil du fascisme s'étaient réunis pour travailler jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Dans le cockpit, un jeune homme baissa les yeux vers les toits de sa ville natale et agita les ailes de son petit avion en signe de triomphe. Par cet audacieux acte de crânerie, il s'apprêtait à révéler ce que la dictature cherchait à dissimuler au monde depuis près de dix ans.

Mussolini ignorait ce qui était sur le point de s'abattre sur lui.

1. *Corriere della Sera*, 3 octobre 1931.

ROME

ANNÉES 1930





PREMIÈRE PARTIE

« Les dictateurs ont toujours peur des poètes. »

URSULA K. LE GUIN

1

Les diables noirs

Lilian Mowrer les vit pour la première fois au début de l'année 1921 sous les fenêtres de son appartement de la via della Scrofa. Des jeunes gens vêtus de chemises noires moulantes et brodées, au niveau du cœur, d'un crâne blanc aux orbites creuses. Leurs cheveux longs, souvent laborieusement permanentés au fer à friser, et leur façon d'arpenter les rues en scandant « *Eia, eia, eia ! Alalà !* » en faisant porter l'accent sur la dernière syllabe, comme des athlètes universitaires rentrant d'une soirée de beuverie, lui donnèrent envie de pouffer.

Mais l'effet qu'ils produisaient sur ses voisins n'avait rien de drôle.

« Ils étaient armés de carabines ou de revolvers, écrivit Lilian, et marchaient en roulant des mécaniques ; ce n'était pas la simple arrogance donjuanesque du mâle italien moyen sorti faire un tour, mais une arrogance provocatrice, efficace, qui incitait les gens à s'écarter pour les laisser passer. Ils se donnaient le nom de *fascisti* – fascistes¹. »

Beaucoup étaient d'anciens *Arditi*, membres des unités d'élite de l'armée italienne pendant la Première Guerre mondiale, unités calquées sur le modèle des *Sturmtruppen*, les troupes d'assaut allemandes. Mieux payés et mieux nourris

1. Lilian Mowrer, *Journalist's Wife*, p. 92.

que les soldats ordinaires, ils avaient appris à voyager léger, sans paquetage, à prendre les tranchées d'assaut avec pour tout équipement des poignards et des grenades, et à se battre au corps-à-corps contre l'ennemi sans craindre pour leur vie. Ayant pour devise *Me ne frego* (« Je m'en fiche »), ils avaient affiché au combat un culte de la mort désinvolte, assorti d'une esthétique tout à fait particulière. Leurs mèches longues et leurs séduisants uniformes noirs brodés de flammes leur donnaient l'air de pirates modernes. Après la guerre, désœuvrés et à la dérive, ils avaient semé la terreur à travers les villes d'Italie, dans les cafés desquelles ils se retrouvaient pour s'enivrer jusqu'à l'hébétude. Défilant sur le corso de Rome, ils obligeaient les passants à s'effacer et frappaient tous les hommes qui négligeaient de se découvrir avec leur arme de prédilection, le *Santo Manganello* – la « sainte Matraque » plombée.

Jusqu'alors, Lilian et son mari, Edgar Mowrer, correspondant du *Daily News* de Chicago, avaient mené une existence idyllique à Rome. Leur appartement, situé au dernier étage du palais Galitzine, avait des murs d'un mètre d'épaisseur et ses fenêtres à petites arcades dessinées par Donato Bramante, architecte de la Renaissance, donnaient sur Saint-Pierre, de l'autre côté du fleuve. Les bureaux d'Edgar, au *piano nobile* d'un bâtiment voisin de l'escalier de la Trinité-des-Monts, étaient à dix minutes à pied. L'été, les Mowrer prenaient le tram pour sortir de la ville, ponctuant leurs excursions dans la *campagna*, la campagne romaine presque déserte, d'un déjeuner dans une *osteria* locale où ils se régalaient de *prosciutto* avec du melon, arrosé de vin blanc de Frascati. Quand il faisait trop chaud pour marcher, ils allaient nager dans un méandre du Tibre, près du pont Milvius.

Mais au bout de six ans, l'idylle battait de l'aile. Chaque semaine semblait apporter son lot de récits de violence. Un jour, une jeune amie, journaliste napolitaine, arriva chez eux en larmes. Sur la piazza Colonna voisine, elle avait commis l'erreur de remarquer tout haut qu'il était « répugnant » de voir les bureaux d'un journal mis à sac par les fascistes.

Les glands ornant deux fez noirs, raconta-t-elle à Lilian, avaient immédiatement tressauté dans sa direction. Les deux fascistes baraqués ayant surpris ses propos l'avaient empoignée par les épaules pour la traîner jusqu'à la pharmacie la plus

proche, dont le propriétaire avait reçu l'ordre de sortir de sous le comptoir une bouteille d'huile de ricin. Sur-le-champ, on l'avait obligée à avaler une demi-pinte du « nectar doré de la nausée ». Ils avaient ensuite jeté la jeune femme à l'arrière d'un taxi où ils l'avaient empêchée de bouger le temps que le puissant purgatif fasse son effet. Tandis qu'elle se tordait sous l'effet de vomissements et d'une diarrhée explosive, ils l'avaient fait tourner autour de la colonne de Marc Aurèle dans la voiture découverte. Quand les gaillards en avaient eu fini avec elle, ils l'avaient jetée à bas du véhicule en criant : « C'est toi, qui es répugnante ! »

Personne, sanglota-t-elle, n'avait osé intervenir. « Ils m'ont balancée dehors comme un déchet et sont repartis. »

Les fascistes faisaient de l'Italie – qui restait un paradis pour ceux qui avaient la chance d'être à l'abri de sa politique – un enfer pour un grand nombre de ses citoyens ordinaires.

Les Romains avaient trouvé un nom pour désigner ces brutes arrogantes. Ils les appelaient « *i diavoli neri* » – les diables noirs.

Le train 112 au départ de Naples

Dans la nuit du 14 octobre 1920, le train 112, le *direttissimo* au départ de Naples, arriva en gare Termini avec deux heures et demie de retard.

Tout en traînant sa valise à travers la gare déserte, Thornton Niven Wilder, le plus jeune fils de l'ancien consul général des États-Unis à Hong Kong et Shanghai, maudissait les chemins de fer italiens. Le train était bondé, même selon les critères locaux. Les rumeurs d'un début d'épidémie de choléra parmi les mendiants des ruelles de Naples avaient provoqué l'exode de touristes paniqués, et même certains passagers de première classe avaient été contraints de voyager debout. Le jeune diplômé de Yale de vingt-trois ans avait eu la chance de trouver une place assise dans un compartiment de deuxième classe mal chauffé. Frissonnant dans son gros pardessus, tandis qu'il regardait le soleil se coucher entre les arches brisées des aqueducs qui longeaient la via Appia Antica, il avait imaginé sa première soirée de folie à Rome. Il se voyait déjà vider une fiasque de vin rouge avant de courir au milieu de la via Cavour, de contempler les ruines du Forum au clair de lune et de s'effondrer, à l'aube, à portée de vue du dôme de Saint-Pierre¹.

1. Thornton Wilder, *La Cabale*, p. 13, 21-22.

Mais à l'arrivée du train, il était minuit passé, Wilder était gelé et épuisé. Il n'y avait dans toute la gare, couverte de réclames pour des eaux minérales et empestant l'ammoniaque, pas un endroit où commander ne fût-ce qu'un verre du chianti espéré. Dehors, la nuit était sans lune et, sur la place balayée par la pluie, il ne vit rien qui suggérât une quelconque grandeur antique, hormis un petit obélisque égyptien. Trimballant sa valise dans les halls des nombreux hôtels qui entouraient la gare, il finit par trouver une chambre libre dans un grand établissement moderne.

Seul dans sa chambrette, Wilder se consola en écrivant à sa famille, une habitude qu'il avait prise lorsqu'il était interne à l'Inland Mission School de Chefoo, sur le littoral chinois.

« Je viens d'arriver à Rome et j'attends un vague souper dans ma chambre. Le train avait du retard, et je ne connais de Rome que ce que l'on peut en observer par des soirs pluvieux en traversant la rue qui sépare la gare de l'Hotel Continentale (la dernière chambre disponible pour vingt-deux lires)¹. »

Que la chambre n'ait coûté que quatre-vingt-dix cents ne pouvait, il le savait, que réjouir son père. On lui avait alloué neuf cents dollars pour son année d'études à l'étranger, une somme qui, grâce à la faiblesse de la lire italienne en ces années d'après-guerre, devait être largement suffisante. L'idée de ce voyage à Rome ne venait pas de son père, un baptiste scrupuleux, qui n'avait jamais consommé d'alcool et avait repoussé toute tentation de s'enrichir lorsqu'il avait été en poste en Chine dans les ports des traités. C'était sa mère, ouverte d'esprit et idéaliste, qui avait envisagé ce projet après avoir lu les dépêches romaines lyriques de Stark Young dans *The New Republic*, qui évoquaient également un taux de change favorable aux visiteurs étrangers². Ce projet avait, de surcroît, obtenu le soutien d'un vieil ami de la famille, directeur avant-guerre de l'American School of Classical Studies, lequel avait

1. Les citations des lettres de Thornton Wilder sont tirées des Thornton Wilder Papers (TWP), Yale Collection of American Littérature, BNL. Les détails sur le train 112 sont empruntés à l'*Orario Generale*, Ferrovie-Tramvie, Navigazione e Servizi Automobilistici, Lienee Ferroviarie e Marittime, mars 1920.

2. Stark Young, « Miserable Innocents », *The New Republic*, 25 août 1920.

mentionné les possibilités d'études qu'offrait Rome aux jeunes gens brillants.

La vie de Wilder avait été gouvernée jusque-là par les misères de son père qui reconnaissait avec bonne humeur qu'il déplaçait ses cinq enfants autour de la planète comme les pièces d'un jeu d'échecs¹. À quinze ans, Wilder avait ainsi reçu l'ordre de quitter son pensionnat chinois et de traverser le Pacifique pour rejoindre son frère aîné, Amos Jr, dans une école de style ranch située dans les hautes montagnes et les vergers d'avocatiers de la vallée d'Ojai, en Californie. Il avait ensuite été expédié dans un lycée de Berkeley, où il avait commencé à écrire des petites pièces de théâtre et à se produire sur scène. (Un ukase paternel lui avait alors interdit de se travestir pour jouer le rôle de Lady Bracknell dans une représentation de *L'importance d'être constant* d'Oscar Wilde.) L'étape suivante avait été Oberlin College dans l'Ohio, un établissement solidement chrétien cofondé par son arrière-grand-mère maternelle et lieu de naissance de l'Anti-Saloon League, une organisation de tempérance. Si Wilder avait espéré gagner un peu de liberté au cours de ses dernières années d'études, il dut y renoncer quand il fut envoyé à New Haven où son père, membre de la fraternité Skull and Bones de Yale, avait pris un poste à la direction de l'association Yale in China.

Même lorsque Amos Parker Wilder ne disait pas expressément à son fils ce qu'il devait faire, ses injonctions puritaines semblaient peser sur les pensées de ce dernier. « Il y a des moments, confierait-il plus tard à son frère aîné, où je sens que son monologue perpétuel et répétitif essaie de submerger ma personnalité, et ça me plonge dans une rage atroce. »

La lettre qui devait lui permettre de rejeter ce joug était arrivée dans le courant de l'été précédent, alors qu'il était à Litchfield dans le Connecticut et que, vêtu d'une salopette, il abattait le travail de jardinage qui, espérait son père, devait le guérir de « son allure singulière et de certaines manières efféminées² ». Malgré la méfiance que lui inspiraient les catholiques buveurs de vin, Amos approuva le projet italien. Le

1. Les détails sur la vie de Wilder avant son arrivée à Rome sont tirés de Penelope Niven, *Thornton Wilder: A Life*, p. 106-184.

2. *Ibid.*, p. 110.

séjour de Thornton à l'étranger lui permettrait d'acquérir de solides bases en lettres classiques, qui devaient lui assurer à son retour aux États-Unis une position stable de professeur de latin.

Wilder voyait les choses d'un autre œil. À bord du transatlantique français *Providence* qui prit la mer à New York le premier jour de septembre, il fut ravi de se trouver « essentiellement en compagnie de *jeunes gens qui avaient laissé leur père chez eux* ». Il occupait la couchette supérieure d'une cabine pour quatre personnes. À la table animée des célibataires de la salle à manger de seconde classe, où les carafes de vin déliaient les langues, il fit la connaissance d'un diplômé de Harvard originaire de Sorrente, qui le présenta à ses amis quand ils débarquèrent à Naples, après deux semaines de mer.

Il parcourut le Museo Archeologico de la ville dans son costume gris trop large, rougissant devant les phallus bulbeux et les satyres lubriques sauvés des ruines de Pompéi et exposés dans le *Gabinetto Segreto* du musée. Il prit une chambre au Cocomella, le grand hôtel dominant les falaises escarpées de Sorrente où étaient descendus Goethe et Mary Shelley, et partit à l'assaut du Vésuve, éraflant ses souliers qui s'enfonçaient dans la poussière bleu-noir du volcan. Il se lança dans l'écriture d'une nouvelle pièce, l'histoire d'une veuve américaine à Capri, qui se fait bernier par un aventurier italien. Il se plaisait tant à Naples qu'il écrivit à l'école romaine où il était attendu en expliquant que sa constitution ayant été ébranlée par le changement de continent, il arriverait avec quelques jours de retard.

« J'éprouve à présent un amour indéfectible pour l'Italie ; et pour les Italiens ; et pour le paysage », écrivit-il à sa famille au bout d'une semaine. Au bout de deux, il se rendit à Napoli Centrale où il monta à bord de l'express à destination de Rome.

Bien que l'inefficacité proverbiale des chemins de fer italiens ait déjoué ses projets pour la soirée, il avait peine à contenir sa joie d'être à Rome.

« Je n'arrête pas d'aller à la fenêtre, écrivit-il. Dehors, dans la merveilleuse Rome, il bruine. Des calèches et des trams passent. Non loin, le pape et quarante cardinaux dorment, le Colisée et le Forum sont humides, silencieux et fermés,

mais avec au moins une lumière qui brûle : la chapelle Sixtine scintille, tandis que plus loin, à la lueur vacillante des étoiles, vos tombes, John Keats et Percy Shelley, réussissent à démontrer mieux que quiconque qu'il est préférable d'être étendu glorieusement dans une colline mouillée que de vivre stupidement dans un hôtel chic¹. »

Cette nuit-là, couché dans son lit étroit, à jeun et seul, Wilder releva une absence, dont il fut reconnaissant. L'Italie semblait réduire au silence la voix paternelle qui lui reprochait de prétendues faiblesses et d'inadmissibles affinités, et qui lui déclarait qu'il ne pourrait jamais être ce qu'il était déjà en train de devenir : un écrivain.

*

Le lendemain matin, Wilder put se faire un premier aperçu de Rome à la lumière du jour. Il s'arrêta au pied de l'escalier de la Trinité-des-Monts où Keats avait succombé à la phtisie, et versa une larme en se remémorant quelques vers de son poème « Quand je crains de cesser d'être ». Tandis qu'il gravissait les flancs du Janicule, quelques notes de piano fugaces restèrent suspendues dans l'air comme un parfum, lui signalant qu'il approchait de sa destination.

À l'intérieur de l'école, les gammes s'égrenaient dans une cour ombragée. L'écho de voix de femmes et de pas lointains résonnait dans les larges couloirs. Au bureau de l'administration, on lui annonça que sa chambre ne serait pas prête avant une semaine, mais qu'il pouvait utiliser librement les installations de l'établissement. On l'invita à monter à l'étage, où l'épouse du directeur et une vingtaine d'élèves et de professeurs prenaient le thé. Après quelques questions pleines de sollicitude sur la « maladie » qui avait retardé son arrivée de Sorrente, tous s'employèrent à le mettre à l'aise.

« Il y a ici des enseignants de Smith et de Wellesley, de St. Mark's et de Cornell, écrivit-il dans sa lettre du soir, qui prennent une année sabbatique au milieu des inscriptions funéraires et des chapiteaux tombés ; il y a des filles sans charme mais "intelligentes" qui consacrent des thèses aux bas-reliefs de

1. Thornton Wilder à sa famille, 14 octobre 1920.

stuc et à l'évolution des inscriptions. Tous mettaient du rhum dans leur thé et me faisaient l'effet du démon. Mais j'avais vu le Tibre vingt minutes auparavant seulement, et rien ne me faisait plus envie que de m'approcher discrètement de la fenêtre¹. »

Thornton Wilder, résident temporaire de l'Académie américaine de Rome, était arrivé pour l'année universitaire 1920-1921.

1. Thornton Wilder à sa famille, seconde lettre du 15 octobre 1920.

Une villa à Rome

L'American Academy fait l'effet d'une institution aussi vénérable que toutes celles de Rome, la plus vénérable d'entre les villes¹.

Son campus compte dix bâtiments près de la crête du Janicule. Le plus haut perché, qui domine l'arc de triomphe de la Porta San Pancrazio, est la villa Aurelia en stuc orangé. Construite pour un cardinal Farnèse du XVII^e siècle avant d'être reprise par une famille de roturiers qui fabriquait des cierges pour le Vatican, cette villa se dresse au milieu d'un hectare et demi de jardins classiques, sur un terrain pentu qui offre au coucher du soleil une vue stupéfiante sur les toits de Rome et au-delà, jusqu'à la mer Tyrrhénienne.

Le Main Building, le bâtiment principal de l'Académie, dont la façade est décorée d'un médaillon représentant un Janus bifrons entouré d'étoiles en terre cuite, pourrait passer pour le palazzo d'un comte de la Renaissance. Dans une cour intérieure évoquant une oasis, un bassin de travertin sert de réceptacle à l'eau qui jaillit des mâchoires béantes d'un serpent étranglé par le petit Hercule tout nu. De la salle de

1. La description de l'apparence actuelle de l'Académie américaine de Rome s'inspire de la visite guidée du campus qu'a faite l'auteur sous l'égide de Tina Cancemi, employée au service extérieur de l'Académie, le 9 janvier 2017.

lecture, qui prend pour modèle la bibliothèque Piccolomini de la cathédrale de Sienne, on peut admirer la Casa Rustica à toit de tuiles, construite sur les fondations de la tour où Galilée fit la démonstration de sa nouvelle invention, le télescope, par une nuit sans lune de 1611. Dans l'angle nord-est du bâtiment, une large cage d'escalier descend vers le cryptoportique voûté sous les pierres duquel coule l'Aqua Traiana souterraine, l'aqueduc vieux de deux mille ans qui conduit jusqu'à la Fontana dell'Acqua Paola l'eau d'un lac situé à une cinquantaine de kilomètres.

Pourtant, l'Académie est une nouvelle venue dans le paysage romain. Une plaque apposée dans le vestibule en l'honneur des fondateurs ne porte pas les noms des Médicis ou des Borgia, mais ceux de Vanderbilt, Morgan, Frick, Rockefeller, Carnegie, et autres requins américains de la finance du *Gilded Age*. Sur les tables d'un salon où trône un piano à queue sont étalés les derniers numéros du *New York Times* et du *Wall Street Journal*. Un peu villa romaine, un peu monastère médiéval et un peu palais palladien, le Main Building est un méli-mélo, une construction typiquement Nouveau Monde qui superpose avec exubérance, mais sans discernement, les idiomes de l'Ancien.

En 1920, l'Académie sortait à peine d'une longue période d'incertitude¹. La déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, suivie de l'engagement des États-Unis dans la Première Guerre mondiale en 1917, avait provoqué l'interruption complète des études. La villa Aurelia avait été louée au responsable de la Croix-Rouge américaine, et le Main Building avait été réquisitionné, sans être pourtant utilisé, pour devenir un hôpital de trois cent quatre-vingts lits.

Dans ses toutes premières années, l'American Academy avait occupé une place encore plus précaire à Rome. L'idée de sa création avait vu le jour dans une cabane en rondins, surnommée *The Shack*, « la Hutte », construite sur les rives du lac Michigan en 1893. L'urbaniste Daniel Burnham y avait rassemblé une petite élite d'architectes, d'artistes et d'artisans pour

1. Les détails des premières années de l'Académie américaine sont tirés de Lucia et Alan Valentine, *The American Academy in Rome, 1894-1969*, p. 1-76 ; et de Katherine A. Geffcken et Norma W. Goldman (dir.), *The Janus View from the American Academy in Rome*.

dresser les plans de la cité Blanche, la métropole provisoire de bâtiments de plâtre édifiée sur un lagon artificiel qui constituerait le cœur de la World Columbian Exposition, l'Exposition universelle de Chicago. Parmi eux se trouvait Charles Follen McKim, un des rares architectes de sa génération à avoir traversé l'Atlantique pour étudier à l'École des beaux-arts de Paris. McKim, fils de quakers de Pennsylvanie affligé d'un bégaiement, avait vertement critiqué les mœurs parisiennes mais était tombé amoureux de Rome, à la suite d'une excursion en Méditerranée. À son retour aux États-Unis, il avait fondé avec des associés le cabinet McKim, Mead & White, qui, avant la Première Guerre mondiale, imprimerait une touche néoclassique aux villes et aux campus américains. Des clients avides de panache européen commandèrent à McKim et à ses associés la conception de la Boston Public Library sur le modèle de la Bibliothèque nationale de Paris, et la première Pennsylvania Station de Manhattan (démolie en 1964), dont la salle d'attente était une réplique des thermes de Caracalla, agrandis d'un quart.

Depuis 1666, la France possédait son Académie de France à Rome, abritée dans la monumentale villa Médicis, au sommet de l'escalier de la Trinité-des-Monts. Les Allemands avaient leur Institut d'archéologie, avec sa bibliothèque de réputation mondiale, au voisinage du Vatican. Pourquoi, se demanda McKim, les États-Unis n'auraient-ils pas, eux aussi, une école étrangère destinée à former, avant de les « renvoyer chez eux, des hommes qui deviendront un vrai levain en Amérique¹ » ? Cet établissement, affirmait-il, ne pouvait être situé qu'à Rome, authentique capitale de la civilisation occidentale. Les candidats devraient être célibataires, afin de se consacrer à leurs études avec une dévotion monastique, et désireux de recevoir une instruction selon les canons classiques les plus solides exclusivement.

Après la clôture de l'Exposition universelle, l'architecte, qui avait un carnet d'adresses bien rempli, lança une campagne de collecte de fonds. Un comité formé des responsables des départements des beaux-arts et de l'architecture de Harvard,

1. Lucia et Alan Valentine, *The American Academy in Rome*, p. 6.

du MIT, de Cornell et de trois autres universités leva quinze mille dollars pour financer ce nouvel établissement.

La somme était loin d'être princière, même pour l'époque. Par bonheur, la Rome du tournant du siècle ne manquait pas de duchesses et de comtes, dont beaucoup vivaient dans un dénuement soigneusement dissimulé. Les Américains disposaient d'argent, et avaient besoin de biens immobiliers. Les Italiens avaient besoin d'argent, et disposaient de biens immobiliers. Huit pièces furent ainsi obtenues au dernier étage d'un palazzo de la via dei Condotti, à deux rues de la place d'Espagne et de sa fontaine du Bernin en forme de barque. La première incarnation de l'American Academy, qui ouvrit ses portes en novembre 1894 sous le nom d'American School of Architecture, accueillit en tout et pour tout quatre étudiants, censés se débrouiller avec une bourse annuelle de cinq cents dollars par tête. Sa bibliothèque contenait un unique volume, un exemplaire déjà suranné du guide *Ancient Rome in 1885*.

L'Académie s'installa ensuite à la villa Mirafiori, à un kilomètre et demi à l'extérieur du mur d'Aurélien. Bien que le bâtiment fût suffisamment vaste pour accueillir les archéologues de l'American School of Classical Studies récemment fondée, son emplacement était irréfutablement banlieusard. Le service des tramways qui rejoignaient la ville s'interrompait à 21 h 30 et les chauffeurs de taxi qui rôdaient devant les grilles de la villa réclamaient des sommes prohibitives aux étrangers.

Frank Millet, le secrétaire de l'Académie, qui avait échaudé ce projet avec McKim dans le *Shack*, aurait préféré une construction flambant neuve, conçue tout exprès pour leur institution. « Si nous pouvions bâtir nos propres bâtiments et montrer à ces gaillards ce qu'est l'architecture ! Je ne me suis jamais senti aussi moderne qu'à Rome. Et je n'ai jamais autant goûté les gloires du passé¹. »

*

Tout le monde ne partageait pas sa vision optimiste de l'immuable grandeur de Rome. Aux yeux de nombreux Italiens, la ville était devenue un honteux symbole du déclin

1. *Ibid.*, p. 54.

national. En 1910, alors que, pleins d'énergie, les membres de l'Académie américaine se lançaient dans l'exploration du Forum et de la Villa d'Hadrien, un ancien maître d'école était assis dans un café de la ville de Forlì, une modeste capitale provinciale de Romagne, à trois cent cinquante kilomètres au nord-est de Rome.

Il mettait un point d'honneur à écrire en public, réquisitionnant une table d'angle pour rédiger les éditoriaux enflammés de *La Lotta di classe* (« La lutte des classes »), l'obscur journal socialiste dont il était récemment devenu rédacteur en chef. Cette semaine-là, il composait une harangue consacrée à l'influence de la Ville éternelle. Son regard noir et son front barré d'un pli féroce dissuadaient les passants de toute velléité d'interrompre son travail.

« Rome, ville parasitaire de logeuses, de petits cirEURs de chaussures, de prostituées, de prêtres et de bureaucrates, Rome – ville sans prolétariat digne de ce nom – n'est pas le centre de la vie politique nationale, mais plutôt le centre et le foyer d'infection de la vie politique nationale. Assez de cette stupide obsession d'unité, de la volonté insistante de concentrer absolument tout à Rome – dans cette immense cité-vampire qui épuise le meilleur sang de la nation¹. »

L'auteur était jeune, ambitieux et terriblement frustré. Après être passé en Suisse pour échapper à la conscription, il avait été accusé de vol dans la ville de Trente et ignominieusement raccompagné jusqu'à la frontière par les autorités autrichiennes. Ce soi-disant intellectuel, qui avait déjà signé un roman grivois historique à propos d'un cardinal libidineux, aspirait à se faire reconnaître à Milan, Vienne ou Paris. Et voilà que, à vingt-sept ans, il se retrouvait en Italie, à quelques kilomètres seulement de son village natal, entouré d'éleveurs de porcs². Pour ce radical de province, nourri des écrits de Karl Marx, de Georges Sorel et du prince Kropotkine, la « cité-vampire » romaine représentait tout ce qu'il abominait : la domination exaspérante du clergé, la corruption des élites libérales, ainsi qu'une méprisable tradition de révérence pour les riches touristes et les lettrés étrangers condescendants.

1. Benito Mussolini, *Opera Omnia*, vol. 3, p. 190-191.

2. R. J. B. Bosworth, *Mussolini*, p. 78-82.

Pourtant, Rome, il ne l'ignorait pas, incarnait aussi le pouvoir, l'empire, la gloire passée de l'Italie et l'espoir de la voir renaître. Tout ce à quoi, au fond de son cœur, aspirait Benito Mussolini.

*

Après ses premières années chancelantes dans des *palazzi* de location, l'Académie américaine s'était fait quelques alliés fortunés et influents, parmi lesquels le financier qui passait pour l'homme le plus puissant d'Amérique.

John Pierpont Morgan Sr, qui avait plusieurs fois repoussé les demandes de fonds de McKim, promit enfin de financer l'Académie à hauteur de cent mille dollars, un montant dont John D. Rockefeller, William Vanderbilt, Henry Frick et six autres fondateurs offrirent bientôt l'équivalent. À un âge avancé, Morgan avait commencé à voyager en Europe, et ses séjours en Italie lui avaient fait découvrir des aubaines immobilières fort séduisantes à Rome. Il estima que la colline du Janicule était le site le mieux adapté à l'Académie. Il s'intéressa tout particulièrement à une propriété mise sur le marché par une excentrique veuve de Philadelphie. Clara Jessup Heyland avait acquis la villa Aurelia au rabais à une vente aux enchères, après que son rôle de quartier général de Garibaldi en eut fait la cible des canons français. Elle rénova la villa partiellement en ruine dans un style victorien douteux, installant des fenêtres en saillie de style colonial et décorant ses salons de sièges garnis de peluche et de rideaux de porte en velours festonné.

Après s'être « étiolée sur un canapé de satin bleu avec une corbeille de chatons, portant tous un ruban bleu », Mme Heyland rendit l'âme en 1909¹. Par testament, elle légua la villa Aurelia à ses compatriotes de l'Académie américaine.

Si l'acquisition de la villa de Mme Heyland fut le couronnement des efforts de McKim, celui-ci n'eut guère le temps de s'en réjouir. Il mourut quelques semaines seulement après que le legs eut été annoncé. (Quant à son camarade du *Shack*, Frank Millet, on le vit pour la dernière fois le 4 avril 1912 sur le pont du

1. Katherine A. Geffcken et Norma W. Goldman (dir.), *The Janus View from the American Academy in Rome*, p. 115.

Titanic, agitant la main pour dire adieu aux passagers qu'il avait aidés à embarquer sur un canot de sauvetage.) L'achèvement de la construction du Main Building voisin incomba alors à ses associés de l'agence McKim, Mead & White. Contrairement aux bâtiments loués précédemment, il serait plus que suffisant, avec ses cent vingt-huit pièces, pour loger, nourrir et instruire des cohortes de jeunes artistes, architectes et étudiants en lettres classiques. Son emplacement leur permettrait également de se rendre à pied dans les *trattorie* du Trastevere et de visiter les principales curiosités de Rome.

À la veille de la Première Guerre mondiale, le campus, composé de bric et de broc à partir de parcelles de certains des nobles domaines les plus convoités de Rome, était presque achevé. Restait un obstacle. Le prince Giovanni Torlonia avait fait construire pour sa maîtresse une demeure sur le lopin situé immédiatement à gauche de l'entrée du Main Building. Les travaux avançant, le prince menaçait d'intenter une action en justice contre l'Académie. Conscient que Torlonia remporterait certainement n'importe quel procès, Morgan accepta de verser quarante mille dollars, une somme exorbitante, pour l'acquisition de sa petite villa de style Arts and Crafts. Bien qu'en vidant les lieux la maîtresse de Torlonia ait dépouillé la villa de ses luminaires et de ses précieux lustres, Morgan put offrir le villino Bellacci à l'Académie le 29 mars 1913¹.

Morgan rendit l'âme deux jours plus tard, à soixante-quinze ans, dans une suite du Grand Hôtel de Rome à cinq cents dollars la nuit.

*

Une semaine après son arrivée à Rome, Wilder quitta sa chambre de l'Hotel Continentale pour s'installer dans ses nouveaux quartiers de l'Académie américaine. Les étudiants étaient logés dans des dortoirs, avec salles de bains collectives, au dernier étage du Main Building. Résident temporaire arrivé tardivement, Wilder se vit offrir la petite villa voisine du pavillon des sculpteurs, le villino Bellacci.

1. *Ibid.*, p. 161.

« Ma nouvelle école est d'une sérénité et d'une beauté qui passent toute description. Une villa dominant Rome, entièrement à moi ! s'exasiait Wilder dans une lettre adressée à sa famille. J'ai une chambre à coucher, un dressing et une salle de bains, les trois en enfilade. » Il joignait à sa lettre un croquis humoristique pour sa plus petite sœur, Janet. « Une adorable petite maison, avec un jardin et une grande grille d'entrée, et une petite porte latérale pour le moyen ours, et une toute petite grille à l'arrière près d'une haie de buis pour un tout petit ours¹. »

C'était une période de rêve pour les Américains de Rome. La lire italienne, qui valait vingt cents juste avant la Première Guerre mondiale, s'échangeait désormais à quatre à peine. Les États-Unis, entrés tardivement dans le conflit, en étaient sortis avec une fortune et un prestige intacts, voire renforcés. Les voyageurs d'Amérique du Nord étaient riches et, grâce à la hausse de la Bourse, on les verrait partout en Europe, constituant de véritables enclaves bohèmes à Paris, Berlin, Florence et Athènes.

Stark Young, dont les dépêches publiées dans la *New Republic* avaient joué un rôle décisif pour convaincre les parents de Wilder d'approuver son projet de voyage en Italie, s'émerveillait : « On trouvait dans les boutiques des stylos à encre Parker à deux dollars, des chapeaux de paille à vingt liras. Pour un carnet d'adresses relié cuir qui se vendait quatorze dollars sur la Cinquième Avenue, Mr. Cole au Borgo San Jacopo demandait douze liras². »

L'Académie, qui était sur le point d'envoyer une nouvelle légion d'architectes, d'archéologues et d'artistes dans les rues de Rome, occupait une position particulièrement favorable. Elle avait même surpassé son modèle initial, un succès qui aurait réjoui son fondateur McKim : la villa Aurelia éclipsait désormais son équivalent français, visible de l'autre côté du Tibre sur l'éminence plus basse du Pincio.

À quelques centaines de pas à peine du seuil de Wilder se trouvait la Fontana dell'Acqua Paola, avec sa vue sur les

1. Thornton Wilder à sa famille, 21 octobre 1920.

2. Stark Young, « Miserable Innocents », *The New Republic*, 25 août 1920.

toits et les ruines. Rome, et tout ce qu'elle avait à offrir à un jeune homme assoiffé d'indépendance et d'expériences, s'étalait à ses pieds.

Un coin perdu de toute beauté

Un siècle avant l'arrivée de Wilder, les romantiques avaient découvert Rome, l'inscrivant dans l'imagination poétique comme un décor à l'abri des outrages du temps. La ville n'a plus jamais été la même depuis.

Goethe donna le ton en décrivant un Colisée baigné de clair de lune, ses arcades délabrées envahies par les mendiants. « Il faut, pour ainsi dire, naître de nouveau, et l'on reporte ses regards sur ses anciennes idées comme sur ses souliers d'enfant, s'extasiait le voyageur allemand. L'homme le plus ordinaire devient ici quelque chose¹. » Lord Byron, qui ne passa que vingt-deux jours dans la ville en 1817, abonda en son sens et composa une ode à la statue du *Galatée mourant*, qui fit du musée du Capitole un haut lieu de pèlerinage pour de nombreuses générations de voyageurs lettrés.

« L'impression, écrivit en 1818 Percy Bysshe Shelley alors âgé de vingt-six ans, dépasse tout ce que j'ai jamais éprouvé au cours de mes voyages. C'est, en quelque sorte, une ville des morts, ou plus exactement de ceux qui ne peuvent point mourir et survivent aux générations chétives qui habitent

1. 13 décembre 1786, *Œuvres de Goethe*, vol. IX, *Voyages en Suisse et en Italie*, trad. Jacques Porchat, Paris, Hachette, 1862, p. 199.

et passent au-dessus du lieu qu'ils ont rendu sacré pour l'éternité¹. »

Quatre ans plus tard à peine, Shelley devint un habitant de Rome pour l'éternité, lorsqu'une tempête fit chavirer le voilier qu'il avait acheté à Byron (le *Don Juan*, rebaptisé par lui l'*Ariel*) dans le golfe de La Spezia. Après son incinération sur une plage toscane, ses cendres – et son cœur intact – furent enterrés près de la tombe de Keats au cimetière protestant, à l'ombre de la pyramide de Cestius.

La Rome connue de Goethe, de Mme de Staël et autres *forestieri* (nom que donnaient les Italiens aux étrangers originaires de pays moins civilisés) était *romantique*, au sens premier du terme. Sous l'empereur Trajan, la cité considérée comme le *caput mundi* – la capitale du monde – abritait quatre millions d'habitants. Ils n'étaient plus que vingt-cinq mille au XVI^e siècle et, au moment où les romantiques commencèrent à la porter aux nues, leurs effectifs avaient à peine dépassé les cent mille âmes². Le Forum, jadis centre sacré et administratif d'un empire qui s'étendait de l'actuelle Syrie au Portugal, était alors connu de la population locale sous le nom de *Campo Vaccino*, le champ des vaches, en raison du bétail décharné qui paissait au milieu de ses colonnes à demi enfouies. Sur les pentes sud du Capitole, les ménagères mettaient leur linge à sécher au pied de la roche Tarpéienne d'où, dans l'Antiquité, les traîtres et les assassins étaient précipités vers la mort. Sur la place Navone, des bergers des Abruzzes descendaient toujours de leurs montagnes à Noël pour jouer de la cornemuse. Le Colisée, transformé en carrière par le pape Nicolas V pour en extraire les pierres de Saint-Pierre, était devenu un dépotoir couvert de mousse qui servait également de latrines publiques. Dans les ruines de l'imposant amphithéâtre, un botaniste anglais dénombra quatre cent vingt espèces distinctes de plantes qui poussaient au milieu des fragments de maçonnerie et de marbre. Il découvrit aux côtés de centaurées, de myrtes, d'oliviers sauvages et de figuiers, des fleurs rares dont on pensait qu'elles avaient germé à partir de graines enfouies dans les excréments des

1. Cité dans Matthew Sturgis, *When in Rome*, p. 217.

2. Robert Hughes, *Rome*, p. 242.

carnivores africains qui avaient dévoré des gladiateurs et des chrétiens¹.

Certes, la Rome des papes, avec ses sept églises de pèlerinage, ses treize obélisques et ses innombrables fontaines baroques, conservait sa majesté. Mais pour les Anglo-Saxons qui faisaient leur « Grand Tour », pour les romantiques et les victoriens, l'essence de Rome, ce coin perdu de toute beauté, était ses ruines. Planter son chevalet devant le portique d'Octavie, là où mendiants et vendeurs de poissons se rassemblaient sous les briques effritées d'une arcade du ghetto juif, permettait de méditer sur la grandeur passée de Rome, sur la médiocrité de ses habitants actuels et sur la vanité de toute ambition humaine. *Sic transit gloria mundi* – ainsi passe la gloire du monde : tel était le message réconfortant que la Cité des morts adressait au voyageur sentimental.

La situation évolua – provisoirement – après l'unification de l'Italie et le déplacement de la capitale nationale, qui quitta Florence pour Rome en 1871. Avec l'afflux des politiciens, des courtisans et des fonctionnaires du Nord plus industrialisé, rejoints par les travailleurs du Sud venus construire les nouveaux logements destinés à les abriter, les *Romanos* devinrent minoritaires dans leur propre ville. Une nouvelle classe moyenne vint soudain grossir une population longtemps divisée entre nobles, prêtres et pauvres. On rasa les quartiers médiévaux et baroques pittoresques pour laisser place aux grandes artères de la via Nazionale, de la via Cavour et du corso Vittorio Emanuele II, bordées de bâtiments modernes identiques, aux façades prétentieuses. On abattit des oliveraies millénaires pour construire de nouveaux grands ensembles. Sur le modèle de ce qui s'était fait à Londres et à Paris, on rehaussa les berges du Tibre, mettant ainsi la ville à l'abri des inondations, mais effaçant du même coup ses rives délicieusement mélancoliques, dont les maisons se dressaient jadis jusqu'au bord de l'eau².

Augustus Hare, auteur du guide victorien *Walks in Rome*, se plaignait que le nouveau régime eût fait « davantage pour la destruction de Rome que toutes les invasions des Goths et des

1. Richard Deakin, *Flora of the Colosseum of Rome*, p.vi.

2. Rabun M. Taylor, *Rome*, p. 319.

Vandales¹ ». Tout le charme romantique du clair de lune, se plaignaient d'autres expatriés, avait été dissipé par l'éclairage public, et les herbicides avaient effacé à jamais la puissance évocatrice, immortalisée par Shelley dans *Prométhée délivré*, des « bosquets odoriférants » qui poussaient jadis sur les briques des thermes de Caracalla. La rénovation urbaine qui suivit l'unification fut particulièrement cruelle pour les plus pauvres. D'importants secteurs du ghetto, le quartier juif occupé le plus continûment de toute l'histoire européenne, furent rasés pour permettre de percer le long des berges du Tibre des boulevards de près de vingt mètres de large, bordés de platanes.

Au début du xx^e siècle, le boom immobilier avait fait long feu. Des fortunes furent anéanties, en même temps que la réputation d'hommes politiques libéraux dont les rêves publics d'unité nationale avaient été ternis par des agissements privés de corruption et de détournement de fonds dans le cadre de la rénovation de Rome. L'Italie était toujours déchirée par des divisions internes, la majorité des Italiens restant illettrés, pauvres et sans éducation. On pouvait voir un symbole des espoirs déçus du Risorgimento – la « résurgence » de l'orgueil national qui avait suivi l'unification de la nation sous le roi Victor-Emmanuel II de Sardaigne – dans le monument érigé à la gloire du souverain qui dominait la Piazza Venezia, la place de Venise. Plusieurs dizaines de bâtiments médiévaux, et même quelques églises anciennes, furent démolis pour laisser place à cet édifice d'un blanc aveuglant en plâtre, en bois peint et en marbre Botticino. (La statue équestre du roi qui couronnait l'ensemble était si vaste que l'on put photographier vingt et un ouvriers en train de boire du vermouth à l'intérieur.) Dans les premiers temps de sa construction, en 1884, on parlait respectueusement du *Vittoriano*. Lors de son inauguration en 1911, il avait été surnommé « le tas de Sacconi », allusion sarcastique aux ambitions démesurées de son architecte. Et lorsqu'il fut enfin achevé, un demi-siècle après le début des travaux, les Romains avaient pris l'habitude de l'appeler « le gâteau de mariage », « la machine à écrire blanche » ou « l'urnoir national »².

1. Augustus J. C. Hare, *Walks in Rome*, vol. 1, p. 10.

2. Robert Hughes, *Rome*, p. 373.

La tentative avortée du Risorgimento pour construire une nouvelle capitale capable de rivaliser avec la métropole de l'Antiquité et des papes fut définitivement enterrée par l'intervention de l'Italie dans la Première Guerre mondiale. Contrairement aux Français et aux Britanniques, les Italiens, dont l'unité nationale était encore récente, s'engagèrent sans enthousiasme dans ce conflit. Sur les cinq millions et demi d'hommes partis se battre, on ne comptait que huit mille volontaires¹. Les appelés d'origine paysanne, qui parlaient, en grande majorité, des dialectes inintelligibles pour leurs commandants, étaient médiocrement payés, mal nourris et insuffisamment armés. À la suite d'une défaite à Caporetto sur le front austro-italien, on assista au spectacle de soldats italiens battant retraite, pour beaucoup pieds nus et sans fusil. Une avalanche de bombes ennemies s'abattait sur Venise. Malgré les promesses faites aux Alliés de patrouiller en Méditerranée, la marine italienne préféra garder ses navires au port. Mais à ce moment-là du conflit, l'Empire austro-hongrois s'effondrait et les Allemands, cloués dans les tranchées du front occidental, étaient dans l'incapacité de lui envoyer des renforts. Se ralliant sous le commandement du général Armando Diaz et avec l'appui de troupes britanniques et françaises, les forces italiennes entrèrent alors dans la ville de Vittorio Veneto, au nord-est du pays, coupant les lignes ennemies en deux. Les Autrichiens signèrent un armistice, et pour l'Italie, la guerre s'acheva le 4 novembre 1918.

Il s'agissait cependant, pour reprendre une expression qui devint un cri de ralliement des patriotes, d'une « victoire mutilée ». Tous les espoirs de renaissance de la gloire et de l'orgueil nationaux, brandis aux jours grisants de Garibaldi et du Risorgimento, furent réduits à néant par le traité de Versailles en 1919. La France, la Grande-Bretagne et les États-Unis étaient fort occupés à créer de nouveaux États dans les Balkans à partir des dépouilles de l'Autriche-Hongrie, et leur mépris amusé pour l'Italie, « la plus petite des grandes puissances », était on ne peut plus manifeste. Le président Woodrow Wilson, d'abord un héros aux yeux des Italiens, se moqua des prétentions italiennes sur la Dalmatie et sur le port croate de Fiume. L'expression

1. Lucy Hughes-Hallett, *The Pike*, p. 428.

« *figlio di Wilson* » – « fils de Wilson » – devint une insulte qu'on lançait aux Américains dans les rues de Rome¹.

L'effort pour se défaire du joug de l'Empire austro-hongrois avait épuisé la nation. Les seuls à avoir tiré leur épingle du jeu étaient les *pescicani* – les « requins » –, les profiteurs de guerre qui s'étaient enrichis pendant le conflit. Pour les Italiens ordinaires, qui les voyaient se pavaner en fourrures et lunettes d'automobilistes devant les hôtels les plus chers de Rome, les *pescicani* gobaient tout ce qu'ils trouvaient².

Pourtant, un siècle après que Keats et Shelley eurent découvert Rome, de grandes parties de la ville qui s'offrait aux regards de Wilder présentaient toujours l'aspect tant admiré des romantiques : un pittoresque dédale d'églises et de ruines, peuplé de prêtres et de mendiants. Les murs du terrain de l'Académie américaine marquaient encore la limite occidentale de la ville et le début de la campagne. Des bergers franchissaient la Porta San Pancrazio avec leurs troupeaux en sifflant ou en jouant du pipeau, et il n'était pas rare que le chant du coq réveille les étudiants de l'Académie. À l'intérieur de l'enceinte de la ville, les automobiles restaient rares, à l'exception de la Fiat occasionnelle d'un *pescecane*. Les rues du Trastevere étaient dominées par le son des voix humaines, des cloches d'église et du clapotis des fontaines.

« Cet endroit est incroyablement émouvant, écrivait Wilder à sa famille. Voir les petites boutiques de primeurs bâties dans les arcades du théâtre de Marcellus et les grands et gros rats frémissants qui filent sur les chapiteaux moussus de la pelouse qu'on appelle le temple d'Hermès vous donne l'impression d'être remarquablement sage et philosophe, sans didactisme aucun³. »

C'était également un lieu où un étudiant, fût-il impécunieux, pouvait profiter de ce que la vie offrait de meilleur.

« Je viens de remonter du déjeuner, une petite chose superbement servie pour quatorze lire [cinquante-six cents], écrivit-il à sa famille cet automne-là. Les seuls Européens qui peuvent en faire autant font l'effet de gros richards d'une immoralité

1. Lilian Mower, *Journalist's Wife*, p. 77.

2. Stark Young, « Dogfish », *The New Republic*, 11 août 1920.

3. Thornton Wilder à sa famille (sans date).

crasse. Il y avait ainsi une table de *pescicani* assis au centre de la salle autour d'une corbeille d'œillets extravagante¹. »

Tout était sur le point de changer pour Rome et pour l'Italie. S'élevant au-dessus des espoirs déçus d'expansion qui avaient suivi la Première Guerre mondiale, des voix réclamaient déjà la résurrection du rêve d'une Troisième Rome, qui ne serait pas une relique au charme désuet suscitant la vénération des étrangers, mais la capitale d'un nouvel empire méditerranéen, dirigé par un César digne d'une ère nouvelle.

1. Thornton Wilder à sa famille, 15 octobre 1920.

Mortelle Italie¹

À la différence de nombreux expatriés britanniques et américains, Edgar et Lilian Mowrer étaient très sensibles à l'actualité italienne.

Ils s'étaient rencontrés dans le train qui reliait Londres, ville natale de Lilian, à Liverpool, et leur nature bohème les avait rapidement rapprochés². Lilian était une metteuse en scène et une critique de théâtre en herbe. Quant à Edgar, né à Bloomington dans l'Indiana, il avait fait ses études à Chicago et venait de passer une année à la Sorbonne, où il avait suivi les cours du philosophe Henri Bergson. Au moment où la guerre avait éclaté, il avait troqué sa vie de poète traînant nonchalamment ses guêtres dans le Quartier latin pour un poste de correspondant de presse versé en politique. Lilian, à qui il avait donné le choix entre Vienne et Rome, avait voté avec enthousiasme en faveur du soleil italien. Et même quand, du jour au lendemain, le *Daily News* de Chicago avait demandé

1. Les sources relatives aux expériences de Mowrer en Italie sont *Journalist's Wife* (1937) de Lilian Mowrer, ainsi que *Immortal Italy* (1922) et *Triumph and Turmoil* (1970) d'Edgar Mowrer. Un grand nombre de détails de l'extraordinaire carrière de Gabriele d'Annunzio sont tirés de l'ouvrage de Michael Ledeen, *D'Annunzio: The First Duce* (2002), et de la biographie exhaustive de Lucy Hughes-Hallett, *The Pike* (2013).

2. Lilian Mowrer, *Journalist's Wife*, p. 3.

à Edgar de couvrir la guerre – il avait marché sur les routes boueuses avec les soldats qui battaient en retraite, pieds nus, après la défaite de Caporetto, et avait assisté à la victoire salvatrice de l'Italie à Vittorio Veneto un an plus tard –, elle n'avait pas regretté sa décision.

Lilian, qui s'était liée à l'avant-garde locale, dut esquiver les projectiles en dansant dans un spectacle tapageur de l'Argentina, le théâtre municipal de Rome, monté par un futuriste controversé aux moustaches en crocs qui s'appelait Filippo Tommaso Marinetti et encourageait le public à lancer des légumes sur les interprètes. Excellente pianiste, elle tenait un petit salon fréquenté par des guitaristes sardes, des librettistes italiens et des musiciens de l'Académie américaine. Lors de son premier séjour en Italie, Ezra Pound, arborant une barbiche de satyre, une unique boucle d'oreille en turquoise et une crinière blond vénitien sous un chapeau à large bord, vint réciter des extraits de son œuvre en gestation, *Les Cantos*. Après l'entrée des États-Unis dans la guerre, Lilian s'était portée volontaire auprès de la Croix-Rouge qui contournait les tracasseries administratives italiennes avec une efficacité typiquement yankee, distribuant nourriture et autres provisions à partir de son bureau temporaire dans les locaux de l'Académie américaine.

Le travail d'Edgar lui avait fait prendre conscience de l'existence d'un profond courant sous-jacent de mécontentement et de violence dans la vie publique italienne. Déjà en 1915, un portier d'hôtel l'ayant informé qu'une réunion de socialistes se tenait à Milan, il s'était introduit dans une salle mal éclairée où un homme chauve et trapu au menton proéminent haranguait une foule. Alors que d'autres socialistes prônaient la neutralité, cet orateur conseillait de faire la guerre à l'Autriche.

« C'est une croisade de la liberté ! » avait-il déclaré d'une voix vibrante¹. Impressionné par son énergie et sa détermination, Edgar s'était présenté et ils avaient eu une longue conversation en français. Benito Mussolini, rédacteur en chef jusqu'à une date récente du quotidien socialiste *Avanti !*, avait invité son collègue journaliste à lui faire signe chaque fois qu'il serait de passage à Milan.

1. *Ibid.*, p. 31.

Depuis ce jour, les Mowrer avaient suivi avec une inquiétude croissante l'ascension de ce jeune discoureur aux yeux exorbités. Pendant le conflit, Mussolini avait servi au sein de l'infanterie légère dans les montagnes voisines de Caporetto, où il avait été blessé par l'éclat d'une grenade tirée par sa propre compagnie lors d'un exercice à l'arrière. (Bien qu'expulsé du parti socialiste pour avoir exhorté ses compatriotes à faire la guerre, Mussolini ne s'était pas porté volontaire, mais avait été appelé sous les drapeaux. Et il ne s'était pas battu dans les rangs des impitoyables *Arditi*, mais comme simple caporal dans une unité d'infanterie légère, un soldat comme les autres.) Un demi-million d'Italiens trouvèrent la mort pendant la guerre et l'on déplora un nombre équivalent de *mutilati*, de blessés¹. Exagérant ses propres blessures et faits d'armes, Mussolini s'imposa comme le porte-parole des anciens combattants, jouant de leur conviction que l'Italie avait été injustement privée par des Alliés plus puissants qu'elle des gains territoriaux qu'elle méritait. Le 21 mars 1919, il rassembla des représentants de *Fasci di combattimento* (des ligues d'anciens combattants) de vingt villes d'Italie dans une salle de location sur la piazza San Sepolcro de Milan.

La première réunion de ce qui deviendrait le parti fasciste – qui devait son nom au faisceau de baguettes que portaient les licteurs des magistrats dans la Rome antique – annonça une vague de violence à travers le pays. Après que Mussolini eut pris la parole, le poète futuriste Marinetti dénonça les socialistes, leur reprochant d'avoir encouragé une série de grèves qui verraient bientôt quatre cent mille ouvriers occuper les usines et les chantiers navals². Les grévistes réclamaient une hausse des salaires équivalant au taux d'inflation. Le gouvernement libéral, dirigé par le vieux président du Conseil Giovanni Giolitti, s'inquiéta à l'idée que l'Italie pourrait être la prochaine Union soviétique. Pendant presque deux ans, la vie publique d'un pays déjà en difficulté devint encore plus désorganisée. Le téléphone ne fonctionnait plus, les trains n'arrivaient plus à destination, on ne comptait plus les coupures de gaz et d'électricité. Des anciens combattants brandissant

1. R. J. B. Bosworth, *Mussolini*, p. 121.

2. Christopher Duggan, *The Force of Destiny*, p. 423.

des drapeaux pénétraient sur des terres non cultivées et, à la consternation des propriétaires fonciers, se mettaient à bêcher. Quand les éboueurs débrayèrent en pleine canicule estivale, Lilian comprit pourquoi les ruines de Rome se trouvaient en contrebas des pavés de la ville moderne : les habitants se mettaient à jeter les ordures par les fenêtres, comme ils l'avaient fait autrefois, créant des monticules malodorants qui rehaussaient rapidement le niveau des rues¹.

À travers tout le pays, communistes et anarchistes hissaient des drapeaux rouges et noirs au-dessus des usines. Le géant industriel Fiat lui-même proposa aux salariés de leur vendre son usine de Turin. En août 1920, Edgar réussit, à force de négociations, à s'introduire dans une usine électrique milanaise occupée par les ouvriers. Il découvrit des mitrailleuses montées sur le toit, des clôtures électrifiées pour protéger les points d'entrée vulnérables et des ouvriers qui bivouaquaient avec leurs familles à côté des forges et des dynamos, prêts à soutenir un long siège². Quand il apparut clairement que l'Angleterre et la France ne permettraient pas qu'une révolution éclate juste à côté de chez elles, la direction du parti socialiste retira son soutien aux travailleurs. On envoya à Turin cinquante mille soldats pour écraser les grèves. À la fin de l'été, les dernières occupations avaient été levées.

Mais les fascistes, les futuristes et les *Arditi* avaient repéré une occasion de s'en prendre à un ennemi de l'intérieur : les ouvriers « bolchevistes », qui s'étaient opposés à la guerre, avaient méprisé les anciens combattants à leur retour et semblaient décidés à présent à entraver la marche en avant de l'Italie. Après que des élections locales en novembre 1919 eurent porté au pouvoir de nombreux candidats socialistes, une vague de brutalités, d'intimidations et d'assassinats commença à déferler sur le pays. Trois cents fascistes en armes marchèrent sur la mairie de Bologne au moment où une nouvelle administration prenait ses fonctions ; dix socialistes trouvèrent la mort dans la mêlée qui suivit. D'anciens soldats s'organisèrent en brigades qui empruntèrent leurs noms à des compagnies d'*Arditi* : « Intrépides », « Désespérés », « Foudre », « Satan ».

1. Lilian Mowrer, *Journalist's Wife*, p. 77.

2. *Ibid.*, p. 83.

Se donnant du cœur au ventre à grand renfort de maraschino et de cocaïne, ils ratissaient la campagne à bord de camions Fiat 18 BL produits en série pendant la guerre, attaquant les bureaux des syndicats et les *case del popolo*, les « maisons du peuple » où se réunissaient les ouvriers. Des policiers en civil acquis à leur cause participaient souvent à ces opérations. Ils pouvaient compter sur les casernes locales pour s'approvisionner en grenades et en fusils.

« Les *carabinieri* se promènent avec eux dans leurs camions, relatait, écoeuré, un prêtre de Vénétie, ils arborent l'insigne de leur parti à la boutonnière, entonnent leurs chants, mangent et boivent avec eux¹. » Près de Ferrare, où un drapeau rouge avait été hissé sur la mairie Renaissance, Edgar put observer les tactiques employées par les fascistes.

« Ils surgissent devant une petite maison, et l'on entend résonner l'ordre : "Cernez le bâtiment." Il y a entre vingt et cent hommes armés de fusils et de revolvers. Ils réclament le *capolega* (le chef d'une ligue rouge) et lui ordonnent de descendre. S'il refuse, ils crient : "Si tu ne viens pas, nous brûlerons ta maison, ta femme, tes enfants..." S'il ouvre la porte, ils se saisissent de lui et le ligotent, ils l'obligent à monter dans un camion, le soumettent à d'indescriptibles tortures, feignant de le tuer ou de le noyer, puis l'abandonnent en rase campagne, nu et ligoté à un arbre.

« Si l'homme est courageux, qu'il n'ouvre pas la porte et se défend les armes à la main, c'est l'assassinat immédiat, au cœur de la nuit, à cent contre un². »

Edgar fut horrifié par cette violence, qu'il comparait aux pires excès du Ku Klux Klan et des éléments les plus intolérants de l'American Legion, et il était scandalisé par la complicité des autorités locales qui engageaient rarement de poursuites contre les crimes fascistes. En l'espace de quelques mois, ces brutes avaient réussi à semer la terreur dans les régions rurales. Une cinquantaine d'entre elles, releva Edgar, suffisait à contrôler une grosse bourgade ; il n'en fallait que quatre pour dominer un village de deux mille âmes³. Les récits des

1. Cité dans Christopher Duggan, *The Force of Destiny*, p. 428.

2. Edgar Mowrer, *Immortal Italy*, p. 357.

3. *Ibid.*, p. 356.

tortures sadiques des fascistes circulaient dans les villes : on obligeait les responsables des mouvements ouvriers à mâcher des crapauds vivants, à avaler un mélange corrosif de laxatif et d'essence, ou à déféquer sur le drapeau rouge. Une brigade de Mantoue s'était rendue tristement célèbre en frappant ses adversaires sur la tête à coups de morue séchée.

Le *squadristo*, l'orgie de passages à tabac, d'intimidations et d'humiliations dont Lilian observait les prémices dans les rues de Rome en 1921, semblait être sans fin. Sous prétexte de combattre le bolchevisme, on assassina trois mille socialistes et l'on fit dix mille blessés, tandis qu'un nombre équivalent de personnes fuyaient leur lieu de résidence¹. Mussolini lui-même n'exerçait guère de contrôle sur la violence qui s'était emparée du nord de l'Italie, où les *ras* (les chefs fascistes locaux, un titre reprenant l'appellation des chefs éthiopiens) transformèrent Ferrare, Crémone, Bologne et d'autres villes en fiefs personnels.

Mussolini avait beau avoir donné un nom au nouveau type de populisme de droite qui s'imposait en Europe, aux premiers jours du fascisme, il ne fut, au mieux, qu'un apprenti sorcier. Le mouvement tirait son énergie de la colère suscitée par l'issue de la Première Guerre mondiale et du désir frustré de rendre sa grandeur à l'Italie – celle qu'elle avait connue du temps de la Renaissance ou à l'apogée de l'Empire romain.

S'il avait fallu citer un responsable de l'esprit militariste du fascisme – et d'une grande partie de ses attributs extérieurs –, ce n'est pas le nom de Mussolini qu'il aurait fallu donner, mais celui d'un petit homme chauve aux jambes arquées, un poète que ses adorateurs appelaient depuis longtemps *Il Duce*.

*

Edgar Mowrer avait entendu pour la première fois un discours de Gabriele d'Annunzio à Gênes en 1915. Arrivant en train de France, un pays déjà en guerre avec l'Allemagne, D'Annunzio avait été accueilli dans chaque gare par une foule d'admirateurs. Sur le quai de Gênes, où l'on inaugurerait une nouvelle statue du général Garibaldi, le poète harangua des

1. Michael R. Ebner, *Ordinary Violence in Mussolini's Italy*, p. 9.

milliers d'auditeurs, ne reculant pas devant le blasphème pour transformer les Béatitudes en appel à la guerre contre l'Autriche :

« Bienheureux les jeunes qui sont affamés et assoiffés de gloire, car ils seront rassasiés ! ... »

« Bienheureux ceux qui reviennent avec la victoire, car ils reverront le nouveau visage de Rome¹. »

Le journaliste assista ainsi à la transformation d'un dandy littéraire décadent en rédempteur national de l'Italie. Mowrer trouva la rhétorique de D'Annunzio répugnante, mais sa déclamation – un style incantatoire emprunté à la liturgie catholique, parfaitement accessible pour ses auditeurs – lui parut hypnotique. Les discours qui suivirent le triomphe de D'Annunzio à Gênes provoqueraient des émeutes contre les hommes politiques libéraux partisans de la neutralité. Il fut plus que quiconque responsable de l'intervention de l'Italie dans la Première Guerre mondiale et du chaos ultérieur qui donnerait naissance au fascisme.

Fils d'un marchand de vins des Abruzzes, D'Annunzio avait commencé à se faire un nom à Rome dans les années 1890 en faisant la publicité d'un récit relatant sa propre mort prématurée à la suite d'une chute de cheval. Alors que son style d'écriture, dans des romans tels que *L'Enfant de volupté*, *Le Triomphe de la mort* et *Les Vierges aux rochers*, était truffé d'archaïsmes obscurs et aussi chantourné qu'une grille en fer forgé, il se passionnait pour tout ce qui était moderne : avions, automobiles, guerre mécanisée. Malgré son mépris pour la démocratie, il se porta candidat – avec succès – à un siège de député libéral dans sa circonscription des Abruzzes, avant de passer dans le camp des socialistes, qu'il ne se priva pourtant pas de dénoncer dans un des rares discours qu'il daigna prononcer devant le Parlement.

Dans sa vie privée, D'Annunzio incarnait tous les clichés de la décadence fin de siècle. Il accumulait – sans toujours les payer – des factures faramineuses pour s'entourer d'un bric-à-brac orientaliste. On disait qu'il consommait quotidiennement une pinte d'eau de Cologne – qu'il concoctait lui-même

1. Cité dans Maurice Vaussard, *Histoire de l'Italie moderne, de l'unité au libéralisme : 1870-1970*, Paris, Hachette, 1950, p. 117-118.

à partir des essences les plus mystérieuses. Il fut toxicomane, s'adonnant tantôt à l'opium, tantôt à la cocaïne, ou prenant de l'éther sur un morceau de sucre. Bien qu'il eût séduit et abandonné les beautés les plus réputées de son temps, parmi lesquelles Eleonora Duse, la plus célèbre actrice d'Italie, la plupart des gens ne lui trouvaient aucun charme physique. Il avait perdu ses boucles noires précocement, étant devenu chauve, prétendait-il, après avoir été blessé en duel. L'écrivain français Romain Rolland lui donna le sobriquet d'« Adonis des bas-fonds ». Espérant rencontrer le nouveau Casanova italien, une illustre courtisane parisienne fut déçue de découvrir « un gnome effrayant aux yeux bordés de rouge et sans cils, sans cheveux, aux dents verdâtres et à la mauvaise haleine, aux manières de charlatan¹ ». Totalemment dénué d'empathie – il préférait ses maîtresses malades ou mourantes, et perdait tout intérêt pour elles quand elles se rétablissaient –, il était probablement bipolaire, et certainement sociopathe.

D'Annunzio était également, même des esprits sceptiques comme Edgar Mowrer étaient bien obligés de l'admettre, remarquablement courageux. Après avoir appelé les Italiens à s'engager dans la Première Guerre mondiale, il les rejoignit sur le front, portant sur lui un flacon de poison pour le cas où il serait fait prisonnier, tout en composant des odes morbides à la renaissance de l'Italie à partir de la boue ensanglantée des tranchées. Fou d'aviation depuis que les frères Wright avaient formé des pilotes italiens lors d'un meeting aérien en 1909, il devint un défenseur précoce de la guerre aérienne. Sans avoir jamais appris lui-même à piloter, il conçut et participa à une série de raids spectaculaires contre des positions ennemies.

En 1918, D'Annunzio monta dans le premier avion d'une escadrille de trente-six appareils et survola les Alpes pour aller lâcher sur Vienne cinquante mille tracts rouge-blanc-noir. Le texte exhortait l'Autriche à se rendre et disait, notamment : « Viennois ! Nous pourrions larguer des bombes sur vous ! Mais nous ne larguons qu'un salut². »

La plus grande *beffa*, ou farce, de D'Annunzio fut l'occupation de Fiume, en face de Venise, sur l'autre rive de

1. Cité par Lucy Hughes-Hallett, *The Pike*, p. 271.

2. *Ibid.*, p. 443.

l'Adriatique. Cette ville qui s'appelle aujourd'hui Rijeka était alors un port prospère, principal débouché de Budapest sur la Méditerranée. Gouvernée par la Hongrie, Fiume était majoritairement peuplée de Croates, bien que les ruelles de la vieille ville construites par les Vénitiens aient abrité une minorité italienne aisée qui savourait volontiers un *caffè nero* et des sabayons dans ses nombreux cafés. Après la guerre, des irrédentistes d'Italie, convaincus d'avoir été poignardés dans le dos par le traité de Versailles, déclarèrent que Fiume était un territoire « non reconquis » d'une Grande Italie illusoire. Quand le drapeau croate fut hissé sur le palais néo-Renaissance du gouverneur, des Italiens de la ville adressèrent un télégramme urgent à D'Annunzio : « Nous tournons les yeux vers le seul Duce inflexible et intrépide du peuple italien. Commandez-nous. » À l'époque moderne, seul le général Garibaldi avait été jugé digne de ce titre romain antique désignant un guide ou un commandant.

Le gouvernement italien, qui avait envoyé un navire de guerre pour maintenir l'ordre, affichait une position ambivalente à l'égard de Fiume, mais la plupart des soldats italiens – et un certain nombre de leurs commandants – soutenaient la cause des irrédentistes. Quittant Venise dans une voiture de sport rouge, D'Annunzio conduisit une bande de gangsters vers un dépôt militaire, où ils réquisitionnèrent vingt-six camions. Quand ils atteignirent Fiume, deux mille hommes s'étaient joints à eux. Le 12 septembre 1919, la colonne entra dans la ville sans rencontrer d'opposition de la part du commandement allié. Les habitants leur jetaient des fleurs depuis les balcons, transformant la décapotable de D'Annunzio en une pyramide mobile de pétales.

Pendant les seize mois suivants, D'Annunzio régna, depuis son poste de commandement dans le palais du gouverneur, sur une cité-État pirate qu'il surnomma la « cité de l'holocauste ». Des soldats italiens désillusionnés arrivèrent par bataillons entiers en bateau à moteur ou en train, rapidement rejoints par des aventuriers louches venus de toute l'Europe. Pour finir, vingt mille légionnaires s'engagèrent à défendre la ville. Les partisans de D'Annunzio se rasaient le crâne et se laissaient pousser des barbes en pointe en hommage à leur « commandant ». Il y avait des défilés de jour et des marches

aux flambeaux la nuit, ainsi que des fêtes alimentées à la cocaïne, mais cette atmosphère carnavalesque masquait un quotidien de brutalités. Des Croates furent expulsés de leurs résidences et, au cours d'un incident révoltant, la police italienne ouvrit le feu sur un groupe d'enfants qui revenaient d'un pique-nique et avaient refusé de crier « *Viva Italia !* », faisant neuf morts parmi ceux-ci.

Quand D'Annunzio refusa de reconnaître le traité conclu par le gouvernement avec la Yougoslavie, qui faisait de Fiume une cité-État indépendante reliée à l'Italie par une bande de terre, les troupes italiennes assiégèrent la ville. À l'issue de trois jours de combats pendant la période de Noël 1920, les six mille légionnaires encore présents sur place se rendirent. (Quand le palais du gouverneur fut assiégé, le commandant aurait, dit-on, paniqué et crié : « Au secours ! Sauvez-moi ! ») Fiume serait le dernier grand spectacle de l'existence de D'Annunzio. Dans les premières semaines d'occupation de la ville, beaucoup reconnurent qu'il aurait facilement pu conduire trois cent mille hommes sur Rome et devenir le Duce de toute l'Italie. En définitive, ses propres excentricités le discréditèrent aux yeux de ses compatriotes. Il regagna l'Italie, où il passa le restant de ses jours à transformer le Vittorial, son palais tentaculaire sur les rives du lac de Garde, en entrepôt de biplans, de cuirassés, de bouddhas dorés et d'autres souvenirs de son étrange carrière.

Il n'en est pas moins vrai que, à Fiume, D'Annunzio et ses adeptes avaient défini aussi bien le style que la substance du fascisme. Leur slogan hululant « *Eia, eia, eia ! Alalà !* » – D'Annunzio avait troqué le barbare « Hip hip hip ! Hourra ! » contre ce qu'il prétendait être le cri de bataille d'Achille – serait adopté par les brutes fascistes qui terrorisaient les villes. Leur chant de marche, « *Giovinezza* » (« Jeunesse », un reproche implicite aux politiciens libéraux âgés), deviendrait l'hymne du mouvement. Les tuniques noires des *Arditi* seraient l'uniforme du fascisme, et le bras tendu, raide, vers le ciel, suivi du cri « *A Noi !* » (« À nous ! »), son salut officiel¹. Même la tactique consistant à faire ingurgiter de l'huile de ricin aux adversaires politiques avait été inaugurée par les légionnaires de D'Annunzio. La Constitution de Fiume – dans laquelle des

1. R. J. B. Bosworth, *Mussolini*, p. 145.

« corporations » d'ouvriers et de propriétaires remplaçaient les syndicats – fut la source d'inspiration directe de l'État corporatif du totalitarisme fasciste. Et le mot par lequel D'Annunzio avait choisi de célébrer Fiume, l'appelant la « cité de l'holocauste » – un terme alors obscur désignant un sacrifice dans lequel la victime est consumée par le feu –, serait appliqué aux conflagrations humaines les plus effroyables du XX^e siècle.

Mussolini avait observé de près les événements de Fiume, où il s'était rendu en avion en octobre 1919. Aux élections législatives organisées un mois plus tard, le nouveau parti fasciste recueillit moins de cinq mille voix, et les socialistes défilèrent joyeusement dans les rues de Milan en portant un cercueil au nom de Mussolini. Mais le déclin de l'étoile de D'Annunzio marqua l'ascension de celle de Mussolini. Les raffinements de violence et la loi de la rue furent appliqués avec une efficacité redoutable par les fascistes lorsqu'ils répliquèrent aux « bolchevistes », tandis que la lassitude populaire devant l'agitation ouvrière accroissait le prestige du parti. Aux élections de 1921, trente-cinq fascistes obtinrent un siège, parmi lesquels un certain « professeur Benito Mussolini ».

L'ancien rival de D'Annunzio élut provisoirement domicile dans l'élégant Hôtel des Princes, près de l'escalier de la Trinité-des-Monts, et entreprit de constituer l'équipe qui ferait de lui le premier Duce de toute l'Italie.

*

Au terme de six ans de séjour en Italie, ce pays et ses habitants inspiraient aux Mowrer des sentiments ambivalents.

Le jeune couple faisait désormais partie des personnages familiers qui hantaient les rues tortueuses de leur quartier du cœur historique de Rome. Lilian avait appris à se lever le plus tôt possible pour aller marchander aux puces du mercredi matin sur le Campo de' Fiori : les vendeurs superstitieux croyaient en effet que refuser la première offre du jour portait malheur, à condition qu'elle ne fût pas déraisonnable¹. Les Mowrer prenaient leurs repas dans une modeste trattoria à quelques pas de chez eux, sur la via della Scrofa, où le

1. Lilian Mowrer, *Journalist's Wife*, p. 36.

patron moustachu, qui ressemblait étonnamment à l'empereur Guillaume, mettait la dernière touche à chaque assiette de *fettuccine Alfredo*, mélangeant des nouilles au beurre avec un monticule de parmesan râpé d'un mouvement du poignet plein de panache. Quand Edgar y invita son ami et compatriote du Midwest Sinclair Lewis, celui-ci fut tellement impressionné par ce plat qu'il lui fit une place dans le roman qu'il écrivait¹*

Lilian avait beau adorer la vie en Italie, elle renâclait devant la répartition contraignante des rôles de genre et trouvait les hommes horriblement vaniteux, leur reprochant de ne s'intéresser à une femme que s'ils estimaient avoir des chances de coucher avec elle. De plus, elle abhorrait les brutes fascistes arrogantes qui arpentaient les rues, et elle était angoissée par les récits que lui faisaient ses amis de leurs expériences personnelles de purge à l'huile de ricin et de passages à tabac.

Edgar pensait que la violence était un phénomène passager. Son premier ouvrage, *Immortal Italy*, offrait un résumé des qualités et des défauts du pays.

« Fréquenter longtemps les Italiens vous oblige à relever vos critères de beauté personnelle », écrivait-il, tout en reconnaissant que « de nombreux Américains découvrent grâce à un séjour en Italie qu'ils ont été toute leur vie assoiffés d'art sans en avoir conscience ». Les immeubles ordinaires eux-mêmes, relevait-il, possédaient des cages d'escalier en marbre de Carrare. « À Rome, les habitations collectives sont construites en matériaux de meilleure qualité, plus durables, que les maisons des riches Américains. » Il admirait l'hédonisme des Italiens, leur endurance, leur bon sens. « L'Italien ne se préoccupe guère de son âme et apprécie ouvertement la bonne chère, le soleil, l'estime publique et le sexe opposé ; mais il supporte l'inconfort sans broncher². »

1. *Ibid.*, p. 99.

* Sa mention dans *Babbitt*, fièrement citée sur les menus de l'établissement, faisait de ce restaurant une destination prisée de plusieurs générations de touristes. Des années plus tard, quand le patron Alfredo vit un Américain à longues jambes et au visage émacié, assis seul à une table, il permit avec condescendance à Lewis d'inscrire son nom à la suite de ceux des vedettes de la scène et de l'écran dont les photos couvraient les murs. Le lauréat du prix Nobel de littérature signa le livre d'or du nom de « John Smith ».

2. Edgar Mower, *Immortal Italy*, p. 12.

Il n'en déplorait pas moins la superstition des autochtones, leur vanité et leur goût pour une rhétorique creuse. Le formalisme affligeant des institutions publiques et l'individualisme inflexible qui caractérisaient la vie courante lui faisaient craindre que, pour les Italiens, « la démocratie soit toujours une pénitence ». Néanmoins, Edgar ne croyait pas que le fascisme pût jamais s'enraciner profondément dans le pays. L'ordre ancien, estimait-il, reprenait déjà ses droits, tandis que « l'Italie s'installait dans un état d'anarchie normale¹ ».

Edgar devait beaucoup de son optimisme à ses relations amicales avec une remarquable famille italienne, qui menait une existence enchanteresse dans une villa proche de l'antique via Toscolano. Le père, Adolfo de Bosis, était un homme d'affaires prospère, mais aussi un poète lyrique respecté qui mettait à profit ses trajets en tramway, entre chez lui et ses bureaux en ville, pour traduire Shelley². La mère, Lilian Vernon, était une beauté d'origine américaine qui avait élevé ses sept enfants talentueux dans l'amour et la pratique des arts. Au cours de longs déjeuners dominicaux dans les jardins envahis de mauvaises herbes de la villa Diana, les Mowrer avaient partagé la consternation de la famille De Bosis après la défaite de Caporetto, leur confiance ultime dans la victoire de l'Italie et leur préoccupation face à la montée de la violence fasciste. La famille De Bosis incarnait aux yeux d'Edgar toutes les qualités du pays : son amour de la beauté, de la culture, de la liberté et de la vie elle-même. La violence dont ils étaient témoins, pensaient les Mowrer, était une réaction au traumatisme de la guerre. Le bon sens des Italiens finirait par leur faire rejeter le fascisme, comme ils avaient rejeté l'occupation de Fiume par D'Annunzio.

Aussi longtemps qu'elle serait la patrie de gens comme les De Bosis, l'Italie immortelle, Edgar en était convaincu, n'avait pas à redouter de tyrans.

1. *Ibid.*, p. 373.

2. Edgar Mowrer, *Triumph and Turmoil*, p. 149.

Les Barbares lécheurs de briques

Thornton Wilder commençait à s'accoutumer à son existence à l'Académie américaine et à son agréable routine quotidienne. Au villino Bellacci, qu'il partageait désormais avec un autre diplômé de Yale, un étudiant en lettres classiques nommé John C. Rolfe, il se levait vers huit heures, s'habillait, faisait les quelques pas qui le séparaient de la grille métallique de l'Académie, saluait le portier d'un signe de tête, gravissait l'escalier du Main Building et signalait sa présence dans l'imposante salle à manger en hurlant : « *Francesco ! Sono qui !* » Pendant le petit déjeuner – *caffè latte* et pain noir avec de la confiture – il réfléchissait à ce que la journée lui réservait¹. Presque tous les matins, il restait à l'Académie pour des cours et des devoirs sur table. Il s'était inscrit à des cours d'épigraphie, de vie quotidienne à Rome et de numismatique, et préparait un mémoire intitulé « Dispositifs mécaniques de la scène pompéienne », à partir des expériences qu'il avait faites en explorant les ruines au pied du Vésuve.

Par beau temps, il pouvait demander au bureau de l'Académie un *permesso*, l'autorisation qui lui ouvrait les portes d'une villa Renaissance entourée d'un parc, juste au-delà de la Porta San Pancrazio, depuis laquelle on apercevait le dôme de

1. Thornton Wilder à sa famille, 22 novembre 1920.

Saint-Pierre. Il se promenait alors dans les jardins en contrebass où les symboles héraldiques de la famille princière Doria Pamphili étaient reproduits en plantations de primevères. Assis sur un banc en demi-cercle situé à côté de la fontaine principale, il pouvait, levant les yeux de ses cahiers, regarder des troupeaux de moutons paître dans les pinèdes voisines ou les jeunes séminaristes se rassembler sur la pelouse, au-dessous, retroussant leurs soutanes pour disputer une partie de football silencieuse.

Le plus souvent, pourtant, Wilder s'immergeait dans Rome. Un petit tramway serpentait entre la Porta San Pancrazio et le Ponte Garibaldi – le trajet coûtait à peine cinquante *centesimi*, deux cents –, mais il préférait généralement descendre le versant du Janicule à pied et franchir l'étroit Ponte Sisto piétonnier pour rejoindre la rive gauche du Tibre et pénétrer dans le cœur historique de la ville. Au début, il avait été désorienté comme n'importe quel touriste.

« Imaginez-moi adossé à un mur dans une rue latérale, avait-il écrit à sa famille, et dépliant ma carte de trois pieds carrés pour trouver où je suis ! »

Quelques semaines de ces « vagues errances » lui avaient permis de maîtriser la topographie romaine¹. Il avait visité les principales églises, admiré les riches vêtements sacerdotaux rouge et violet des prêtres qui célébraient la grand-messe à Saint-Jean-de-Latran, et levé les yeux vers le plafond scintillant de Santa Maria Maggiore, qui devait son éclat à des dorures réalisées avec une partie du premier butin d'or pillé dans les Amériques. Il s'était rendu en pèlerinage littéraire sur les tombes des romantiques et avait retrouvé l'emplacement de l'hospice anglais où avait résidé John Milton. Au Teatro Morgana, il avait assisté à un opéra de Verdi, où il s'était amusé de la véhémence avec laquelle ses voisins fusillaient du regard et sifflaient les retardataires qui avaient l'audace d'interrompre une aria de leur baryton favori.

Mais ce qui enflammait vraiment l'imagination de Wilder, c'étaient les ruines. Petit garçon, il avait été captivé par les aventures de Heinrich Schliemann, l'archéologue allemand précurseur dont les fouilles de Troie avaient révélé que les

1. Thornton Wilder à sa famille (sans date, envoyé de l'Hotel Continentale).

exploits d'Achille décrits dans l'*Iliade* reposaient sans doute sur d'authentiques événements historiques¹. Et voilà que les pierres antiques reprenaient vie sous ses yeux grâce aux archéologues de l'American Academy. Il accompagnait d'autres étudiants au temple de Castor et Pollux, où Ralph Magoffin, directeur des études classiques, s'asseyait sur un tertre et leur expliquait que le site du Forum avait été autrefois un lac asséché par les Étrusques. Quand il se mettait à pleuvoir, ils se blottissaient sous le marbre dégoulinant de l'arc de Septime Sévère pour suivre un cours sur la typographie dans la République romaine.

« Je suis allé l'autre jour avec un groupe archéologique sur le site d'une tombe récemment découverte qui date des environs du premier siècle, écrivit-il à sa famille. Elle se trouve dans une rue proche du centre-ville, et pendant que nous examinions à la lumière de bougies des peintures fanées d'une famille appelée Aurelius, les représentations symboliques de leurs chers enfants et parents emportés gracieusement par des esprits ailés, jouant dans les jardins et ajustant leurs togas romaines, les tramways d'aujourd'hui passaient au-dessus de nous². »

Son expérience des fouilles romaines transformerait définitivement sa vision de l'histoire. « Une fois que vous avez manié une pioche sur le point de révéler la courbe d'une rue recouverte pendant quatre mille ans et qui fut un jour une grande artère animée, très fréquentée, confia-t-il à un interviewer bien des années plus tard, vous n'êtes plus jamais tout à fait le même. En regardant Times Square, vous pouvez imaginer que des érudits diront un jour : "On dirait qu'il y avait ici une sorte de centre public"³. »

Wilder était parfaitement conscient d'être un blanc-bec venu d'un Nouveau Monde, impatient d'absorber tout ce qu'un pays très ancien avait à lui offrir. Au bout de quelques semaines, il fit cette réflexion à son père : « Les églises sombres, les pins, le soleil jaune que tu verras dans mes yeux pendant des années – peu importe quand je les quitterai... la complexité même des choses écorche votre tranquillité d'esprit tel un supplice. Vous êtes hanté par les vastes horizons d'un savoir qui vous dépasse ;

1. Linda Simon, *Thornton Wilder: His World*, p. 33.

2. Thornton Wilder à sa famille, 21 octobre 1920.

3. Cité dans Gilbert A. Harrison, *The Enthusiast*, p. 68.

contempler continûment des chefs-d'œuvre vous laisse déchiré par des aspirations conflictuelles et inefficaces. »

Rome transformait Wilder, inéluctablement, définitivement, comme elle en avait transformé tant d'autres avant lui.

*

Laissons les étrangers adorer Rome. La plupart des habitants de la ville auraient été embarrassés par les hommages exaltés de Goethe, Byron et Shelley s'ils avaient pris la peine de les lire. Le contact des prêtres et des hommes politiques, dont ils pouvaient observer de près les fredaines, avait rendu les Romains notoirement irrévérencieux ; des siècles d'invasions étrangères les avaient rendus résistants et chagrins ; et vivre au milieu des ruines, des ossuaires et autres symboles de mort les avait rendus ordinairement macabres. Les goûts littéraires des Romains se portaient sur Giuseppe Belli, qui écrivait en *romanesco*, le dialecte rugueux de la ville. (Une malédiction typique en argot local était : « *L'anima de li mortacci tua !* », signifiant que l'on maudissait « l'âme de tes méprisables défunts ».) Souvent blasphématoires, émaillés d'humour noir obscène, les vers de Belli reflétaient le cynisme patient des gens du Trastevere, qui se considèrent encore comme les habitants les plus anciens et les plus authentiques de la Ville éternelle.

« Que fait le pape ? demandait Belli dans un célèbre sonnet de 1835. Il boit et fait un somme / mange un morceau, regarde par la croisée / tripote le porte-jarretelles de la bonne / et fait de la ville un coussin pour ses pieds¹. »

Les Romains affichaient une attitude tout aussi désinvolte à l'égard des ruines parmi lesquelles ils passaient leurs journées. Ils construisaient leurs immeubles d'habitation sur des vestiges d'*opus reticulatum* et débitaient le marbre des thermes et des temples pour paver leurs églises. Les ruines païennes étaient la toile de fond de vies réelles, de vies difficiles.

Les études archéologiques à proprement parler ne commencèrent pour de bon qu'après 1809, l'année où Rome fut

1. Harold Nose, « Translations from G. G. Belli », *The Hudson Review*, printemps 1956.

annexée à l'Empire français¹. La passion de Napoléon pour les artefacts de l'Antiquité meubla les places parisiennes d'obélisques égyptiens et envoya des archéologues à l'esprit scientifique dans tous les territoires nouvellement conquis. Certains des plus grands trésors de Rome, parmi lesquels l'Apollon du Belvédère, le Laocoon et des chefs-d'œuvre du Bernin, du Caravage et de Raphaël, furent chargés sur des carrioles et emportés à Paris. Les monuments inamovibles de la ville furent traités avec plus de respect, bénéficiant de soins et d'études systématiques pour la première fois depuis le v^e siècle. Les Français sauvèrent le mur extérieur du Colisée de l'effondrement en bâtissant un contrefort de brique, et leurs fouilles révélèrent toute l'étendue du marché de Trajan. La foire au bétail fut expulsée du Forum où des terrassiers, pour beaucoup des bagnards enchaînés, entreprirent de mettre au jour des arcs renversés et des temples enfouis depuis longtemps.

Après l'occupation française, qui s'acheva un an avant la mort de Napoléon en 1815, Rome redevint un coin perdu somnolent, ouvert à tous. (Un visiteur anglais observait : « On peut se promener d'un bout à l'autre de la ville sans voir quoi que ce soit qui suggère que vous n'êtes plus au xviii^e siècle ou qui vous rappelle que les Français ont été les maîtres ici durant plusieurs années². »)

Pendant des décennies, les écoles et académies étrangères à Rome, Institut archéologique allemand en tête, devinrent les principaux moteurs de la recherche. Au cours de la vague de construction avortée qui suivit l'accession de Rome au rang de capitale d'une Italie unifiée, des rues furent excavées, on découvrit de nouvelles œuvres d'art et de nouveaux vestiges, on bâtit de nouveaux musées pour les abriter. Pour la première fois, des archéologues scientifiques italiens, qui ne se consacraient pas aux reliques catholiques mais à l'Antiquité païenne, se lancèrent dans des fouilles. Ils avaient pour doyen Giacomo Boni, un Vénitien qui supervisa la reconstruction du campanile lorsqu'il s'écroula sur la place Saint-Marc. Ayant fait des études en Angleterre et en Allemagne, il encouragea l'utilisation en Italie de la photographie aérienne à partir de

1. Matthew Sturgis, *When in Rome*, p. 214.

2. Cité dans Christopher Hibbert, *Rome: The Biography of a City*, p. 243.

montgolfières et les fouilles stratigraphiques, et en 1898, il commença à coordonner des campagnes archéologiques systématiques au Forum romain¹.

Si l'on songe à son intérêt pour l'Antiquité, Wilder n'aurait pu trouver meilleure époque pour séjourner à Rome. Sous la tutelle de Boni, des spécialistes, tant italiens qu'étrangers, exploraient la ville avec une détermination renouvelée. Les spécialistes de culture classique de l'Académie américaine étaient connus pour leur énergie. On pouvait les voir installer sur le Forum un échafaudage de quinze mètres de haut pour photographier les bas-reliefs ornant le sommet de l'arc de Septime Sévère, ou suspendus au dôme de Saint-Pierre, dans lequel ils avaient repéré une large fissure – un défaut nié d'abord, puis réparé à la hâte par les services du Vatican². Certaines des plus brillantes lumières étaient des femmes, parmi lesquelles Marion Blake, qui étudiait les mosaïques et les pavages romains, et Lily Ross Taylor, grande spécialiste des cultes romains des mystères. Esther Van Deman, membre inamovible de l'Académie depuis 1901, employait des dessinateurs, des cartographes et des photographes experts pour dresser le catalogue des techniques de construction de la Rome antique. Ses collègues masculins, qui la surnommaient « la dame de tuf » d'après le nom de la roche calcaire caractéristique de Rome, s'étaient d'abord moqués d'elle à cause de ses robes maculées de boue et de ses souliers éraflés. Au moment où elle publia sa monographie novatrice « *Methods of Determining the Date of Roman Concrete Monuments* », le mépris avait cédé la place au respect.

« C'est la seule archéologue de Rome, reconnaissait un de ses collègues, à être capable de dater une brique d'après le goût de son mortier³. »

Mais les barbares transalpins ou leurs collègues lécheurs de briques d'outre-Atlantique n'étaient plus les seuls capables d'apprécier Rome. Des Italiens qui avaient, jusqu'à une date récente, tenu l'Antiquité de Rome pour une chose qui allait

1. Stephen L. Dyson, *Eugénie Sellers Strong*, p. 114.

2. Lucia et Alan Valentine, *The American Academy in Rome*, p. 90.

3. Katherine Welsh, in Getzel M. Cohen (dir.), *Breaking Ground*, p. 76.

de soi, l'étudiaient désormais, la cataloguaient, la célébraient et la refaçonnaient en une nouvelle idéologie.

C'était la *romanità* : l'essence de la « romanité » et la conviction que la gloire romaine, évanouie de longue date, allait renaître – plus tôt qu'on ne l'imaginait – et rendre à la ville sa place légitime de Caput Mundi, la « capitale du monde ».

*

Deux semaines après avoir élu domicile à l'Académie, Wilder fut appelé dans le bureau du directeur, Gorham Stevens, lequel avait une faveur à lui demander. On cherchait quelques hommes pour porter le drapeau américain lors d'un défilé en l'honneur de la victoire de l'Italie sur l'Autriche.

Wilder accepta à contrecœur. « Peut-on imaginer chose plus terrible, s'inquiétait-il auprès de sa famille, que défiler dans ces vastes rues bondées de Romains, brandissant le drapeau auquel tout authentique Italien attribue une partie des maux de son pays ? » On s'attendait à ce que des manifestations de contestataires, voire des batailles de rue, émaillent le cortège.

Le matin du défilé, Wilder se rendit au palazzo San Marco, où on lui remit un drapeau en même temps qu'à plusieurs autres étudiants. À l'intérieur, le général Diaz, artisan de la victoire de l'Italie contre l'Autriche à Vittorio Veneto, lui offrit un petit ruban rayé bordeaux et jaune ainsi qu'une médaille de bronze représentant Romulus et Remus, « hommage de l'Italie à l'Amérique ». Les porte-drapeaux se rassemblèrent sur les marches du « tas de Sacconi », le monument encore inachevé à la mémoire de Victor-Emmanuel II qui se dressait sur la place de Venise. Le regard de Wilder se porta sur l'esplanade noire de monde, qui se remplissait peu à peu de rangs de *bersaglieri*, les membres de l'infanterie légère avec leurs casques à plumes caractéristiques.

Wilder remonta le corso, l'élégante promenade qui conduit à la piazza del Popolo, derrière un groupe d'anciens combattants napolitains chantant à pleins poumons. Retenus par des cordons de police, les badauds se pressaient sur les trottoirs. Certains saluèrent aimablement le drapeau américain par des « *America !* » et « *Viva Harding !* ». Mais lorsqu'ils

s'approchèrent de la colline du Pincio, d'autres réagirent par des sifflements mesurés mais parfaitement audibles.

« Ces critiques eurent pour seul effet d'augmenter notre fierté, écrivit-il. À leur lumière, nous avons vu l'Amérique très différemment, comme un pays qui n'avait ni à discuter ni à se défendre des erreurs de jugement de peuples reculés¹. »

D'autres signes révélèrent que tout n'était pas parfait. « On trouve partout des inscriptions à la craie "Viva Lenin !", rapportait-il encore. On me dit que je suis sur le dos d'un peuple épuisé, désespéré². »

Mais l'enthousiasme qu'inspirait à Wilder l'exploration de Rome eut raison de ces doutes. En vérité, aussi merveilleuse que fût l'Académie américaine, c'était une sorte de bulle coupée des réalités de la ville. Les sujets de conversation de table des pensionnaires masculins semblaient se limiter à l'alcool, à la silhouette des modèles d'artistes et au prix des pardessus.

« À qui puis-je m'ouvrir des plaisirs que m'offrent la découverte et la reconnaissance ? se lamentait-il. À ces petits peintres et sculpteurs de l'East Side aux talents limités ? À ces architectes de Harvard avec leur vanité et leur flegme³ ? » (Le quant-à-soi de Wilder lui valait quelques moqueries. Dans la corbeille à papiers d'une salle de cours, il trouva une caricature peu flatteuse de lui-même, les joues rouges, le nez chaussé de lunettes, avec pour légende « Pop Wilder ».)

Heureusement, son prestige de chercheur en résidence et ses talents de conteur lui avaient valu des invitations dans les salons de la bonne société. Il les accepta avec empressement, surtout lorsqu'il constata que les pâtisseries servies avec le thé lui permettaient de sauter un repas et d'économiser ainsi les trois lires et demie que l'Académie réclamait pour le dîner.

Ce fut à la suite d'une telle invitation qu'il noua l'amitié la plus importante et la plus durable de son séjour. Une certaine Mrs Jackson, présidente du comité de Boston de l'Académie américaine, l'invita dans son salon pour qu'il lui lise sa pièce inachevée. Favorablement impressionnée, elle le pria de bien vouloir faire connaître son texte à une de ses

1. Thornton Wilder à sa famille, 11 novembre 1920.

2. Thornton Wilder à sa famille (sans date, écrit de l'Hôtel Continentale).

3. Thornton Wilder à son père, 21 janvier 1921.

amies, l'épouse américaine du célèbre poète italien, traducteur de Shelley, Adolfo de Bosis. Les De Bosis, lui expliqua-t-elle, connaissaient tout le monde ; la rumeur prétendait qu'Adolfo avait été l'amant de la grande actrice Eleonora Duse. Ils avaient été des amis du regretté Moses Ezekiel, un sculpteur juif américain qui les avait traités comme ses propres enfants. À la fin du XIX^e siècle, Ezekiel avait occupé un atelier aux étages supérieurs des thermes de Dioclétien, lesquels avaient pu jadis accueillir trois mille deux cents baigneurs et dont le *frigidarium* (la salle froide) aurait pu à lui seul contenir toute une église dessinée par Michel-Ange¹. Expulsé quand le gouvernement avait réquisitionné les thermes pour l'exposition archéologique de 1911, organisée à l'occasion du cinquantenaire de l'unité italienne, Ezekiel alla s'installer dans une tour située au sommet de la via Veneto, dans la muraille de la ville. Avec l'approbation du roi, il fit transformer ce bâtiment construit au VI^e siècle par le général byzantin Bélisaire pour pouvoir y établir sa nouvelle résidence. Avant sa mort, Ezekiel légua cet atelier au signor et à la signora De Bosis.

Après avoir passé une porte métallique ordinaire percée dans la muraille sur un tronçon de la via Campania, Wilder s'aïda d'une corde de soie rouge pour monter un escalier fort raide bordé d'humides murs de brique criblés de trous. Il déboucha dans un atelier meublé de divans poussiéreux, de coffres Renaissance, de peaux de tigres, d'une énorme urne d'albâtre et d'un piano. Dans ce cadre remarquable – un salon fin de siècle aménagé dans des fortifications antiques –, Wilder, légèrement intimidé, lut le troisième acte de sa pièce, *Villa Rhabini*, au couple De Bosis. Présents ce jour-là, deux de leurs enfants l'écoutèrent avec attention. Virginia, brillante étudiante en langues arabe et araméenne, lui rappela sa sœur Charlotte, en un peu plus quelconque. Le garçon était un jeune intellectuel maigre dont la conversation fort sérieuse était égayée par sa démarche sautillante et le regard espiègle de ses yeux noirs².

1. Regina Soria, « Moses Ezekiel's Studio in Rome », *Archives of American Art Journal*, avril 1964.

2. Thornton Wilder à sa mère, 13 avril 1921.

Lauro de Bosis, observa Wilder, était « *elegante*, délicatement moustachu, dix-neuf ans seulement, mais féru, et même passionné, de haute philosophie, voulant absolument savoir si j'acceptais le pluralisme d'untel ou untel ou si je m'en tenais au réalisme néo-hégélien ; m'exhortant à lire Platon en grec avec un petit groupe de ses proches¹ ».

Wilder accepta et, le dimanche suivant, il monta dans un tramway qui quittait Rome par la Porta San Giovanni pour longer la via Toscolana et s'enfoncer dans la *campagna*. Descendant avant la bourgade de Frascati, il franchit une grille de fer flanquée de deux lions de pierre assis, emprunta une longue allée de pins et de cèdres et traversa des jardins envahis de mauvaises herbes où l'on pouvait apercevoir, à travers les feuillages, les nymphes et les gladiateurs couleur crème d'Ezekiel. Devant une villa jaune rougeâtre sur laquelle grimpaient une glycine en fleur, la famille De Bosis et ses invités étaient réunis autour d'une vieille table de marbre, sous une pergola de roses jaunes².

« Tout s'est passé joyeusement dans une alternance des deux langues. Lauro – mon ami – et sa sœur arabo-araméenne que j'admire. » Sous ses sourcils broussailleux, leur père rayonnait de plaisir en présence de ses brillants enfants. « Ils ont commencé à se lancer l'un à l'autre, en latin et de mémoire, la liste ridicule des livres que Pantagruel avait trouvés, affirme Rabelais, dans la bibliothèque de Saint-Victor. » Adolfo invita Wilder à monter dans sa bibliothèque au deuxième étage, dont les rayonnages couvraient toute la longueur de la villa, pour lui demander son avis sur quelques vers épineux de l'*Epipsychidion* de Shelley qu'il était en train de traduire.

Wilder devint un habitué de la maison des De Bosis, dont les portes étaient toujours ouvertes le dimanche. La société y était invariablement brillante – des sculpteurs, des aristocrates italiens, des philosophes et des membres de la bohème américaine, parmi lesquels un poète roux aux yeux perçants. (Bien des années plus tard, Ezra Pound rappellerait à Wilder que, bien sûr, ils s'étaient déjà vus, à Rome, chez les De Bosis.) Le

1. Thornton Wilder à sa mère, 7 avril 1921.

2. Maria Delgado, « Memoirs of Villa Diano, Rome, 1913-1920 », Lauro de Bosis Papers (LBP).

thé en compagnie de marquises et les conversations assommantes de l'Académie américaine furent promptement oubliés. Ces après-midi mouchetés de soleil, offrant des mets délicieux et des causeries grisantes à la villa Diana, constituaient tout ce que Wilder avait espéré trouver à Rome.

Mais ce fut le jeune De Bosis, avec sa moustache en trait de crayon et son intellectualisme léger, qui lui fit la plus forte impression. Lauro semblait être un produit parfait de l'Amérique et de l'Italie, associant le bon sens sérieux de sa mère puritaine au débonnaire cynisme européen de son père. Wilder était convaincu de vivre le début d'une belle et durable amitié.

Le prochain Shelley

Nancy Cox-McComarck était, par goût et par formation, une chasseuse de têtes¹. Orpheline de mère à trois ans, de père à quatorze, mariée à dix-huit, elle avait quitté Nashville où elle était née pour aller étudier la sculpture à la School of Fine Arts de St. Louis et à l'Art Institute de Chicago. En 1921, après s'être dépêtrée d'un mariage de raison, elle avait pris la route de l'Europe pour aller étudier à la source de la civilisation occidentale².

Son enfance difficile avait fait de Nancy Cox-McCormack une jeune femme sûre d'elle et dynamique ; sa formation y avait ajouté une bonne connaissance des corps et des crânes qui réclamaient d'être sculptés. Observant les pommettes accusées et les larges tempes d'un jeune poète américain qui, dans un restaurant parisien, s'était assis à sa table pour lui demander des nouvelles de l'Amérique, elle insista pour prendre le moulage de son « masque funéraire ». (Ezra Pound adressa plus

1. Un grand nombre des expériences italiennes de Nancy Cox-McCormack sont relatées dans le manuscrit dactylographié inédit « La Famiglia De Bosis and Other Memoirs, 1922-1933 », (1953), dont un exemplaire est conservé dans les Lauro de Bosis Papers (LBP) à la Houghton Library de Harvard.

2. Caterina Ricciardi, « Nancy Cox-McCormack scultrice a Roma, fra eventi artistici e vita sociale (1922-1924) », p. 104.

tard une photo du plâtre à un critique hostile de la *Chicago Tribune*.) À son arrivée à Rome, où les sculptrices étaient une espèce extrêmement rare, elle s'était moquée du mythe italien voulant qu'il fût nécessaire de posséder la virilité du Bernin pour tailler le marbre ou couler le bronze.

Nancy Cox-McCormack loua un appartement via Margutta, la petite rue coudée qui constituait depuis des générations une enclave intime d'artistes et dont l'arrière donnait sur les jardins de la villa Borghese. À quelques pas de chez elle battait le cœur du quartier touristique de Rome, la place d'Espagne, où les cochers attendaient le client près de leurs chevaux arborant tous une plume de faisan entre les oreilles. Elle reconnaissait dans les profils vivants des Romains modernes les nobles traits qu'elle avait observés sur les bustes des empereurs aux musées du Capitole et du Vatican. Sur l'escalier de la Trinité-des-Monts, se prélassaient des fainéants moustachus, vêtus de costumes traditionnels de bergers et de paysans, espérant obtenir une journée de travail comme modèle chez un artiste. Tout autour d'elle se pressaient des têtes dignes d'intérêt, impatientes d'être immortalisées dans la pierre.

Un jour de printemps, elle découvrit un sujet approprié et consentant lors d'une réception organisée dans un salon voisin, au quatrième étage d'un palazzo de la via Margutta. Lorsque les premiers lumignons illuminèrent la silhouette de Saint-Pierre pour les derniers jours de la Sainte Eucharistie, les invités observèrent, en contrebas, les couples nonchalants et les nourrices qui poussaient des landaus dans les jardins du Pincio. Accueillant Nancy Cox-McCormack avec une tasse de thé, son hôte, directeur de la British School, lui annonça qu'il souhaitait lui faire connaître quelqu'un.

« Il m'a présenté un étonnant jeune homme au teint d'ivoire qui avait glissé sur les tapis turcs pour venir me saluer, raconterait-elle. Je dis "glisser", car telle était la démarche régulière, pointe du pied en premier, avec laquelle évoluait Lauro de Bosis, comme s'il était inconscient de l'espace lui-même. » Nancy Cox-McCormack releva les traits du jeune homme : il avait « des yeux sombres et directs, de beaux cheveux noirs et une toute petite moustache noire », un menton arrondi et des

lèvres pleines qui « se relevaient aux commissures, comme s'il était infiniment satisfait par la saveur de l'aventure¹ ».

Indifférent au caractère formel de la réception, le jeune homme se planta malicieusement devant elle et la soumit à un feu roulant de questions sur sa vie, son art et ses convictions les plus chères. À la fois charmée et embarrassée par les attentions de ce « jeune Hamlet d'humeur enflammée », elle se dégagea pour aller parler à un autre invité, le directeur de l'Académie de France, qui lui désigna du doigt la villa Médicis voisine autour de laquelle des centaines d'hirondelles filaient comme des flèches dans les lueurs mourantes du crépuscule romain.

Tout en bavardant, Nancy continua de jeter des regards acérés de chasseuse à l'ardent jeune homme, mesurant son crâne bien proportionné, ajoutant mentalement une nouvelle tête à sa liste.

*

Il était rare que Lauro de Bosis, un jeune homme destiné à étonner le monde, ne fasse pas une première impression marquante. Au seuil de l'âge adulte, il était d'une beauté juvénile, sagement athlétique, avec quelque chose de princier. Les enfants se précipitaient vers lui dès qu'il entra dans une pièce et il les ravissait en leur fabriquant adroitement une grenouille en origami ou en faisant surgir une allumette enflammée d'un mouchoir. Ses pairs étaient surpris par sa connaissance du monde, par l'éclectisme de ses intérêts et par son érudition précoce. Alors qu'il était encore un enfant, son père lui avait appris à déclamer des vers en grec ancien, en italien médiéval et en anglais moderne. Tandis que les garçons de son âge représentaient des dragons et des automobiles, il couvrait ses cahiers de dessins d'images d'envol : Icare s'élevant dans le ciel sur des ailes de sa propre fabrication, Pégase, le cheval ailé, se découpant contre le soleil méditerranéen, Apollon conduisant des étalons de feu à travers le firmament². Ses études précoces de littérature, d'histoire et de langues anciennes lui avaient

1. Nancy Cox-McCormack, « La Famiglia De Bosis », 1^{re} partie, p. 1.

2. Giorgio de Santillana, « Lauro de Bosis memoir », p. 4.